

choisir

revue culturelle
n° 578 – février 2008



(La femme,
une menace ?



Entrer en carême

*Entrer en carême, c'est ouvrir sa porte
et réapprendre à bouger,
à se déplacer, à vivre.*

*C'est refuser de rester figé dans ses positions,
ses dogmes ou ses certitudes absolues.*

*Entrer en carême, c'est aussi changer de cap.
Mettre le cap sur Dieu
en se laissant déranger
par les coutumes des autres, leurs idées,
leurs habitudes, leurs langues.*

*Entrer en carême,
c'est aussi se mettre à l'écoute de la Parole,
celle qui, au milieu des bavardages,
nous touche au cœur et nous arrache
un geste de pardon, d'amour ou de paix.*

(...)

*Entrer en carême,
c'est se mettre à l'écoute de l'amour de Dieu.
Un amour qui vous apprend à lire autrement,
à parler; à partager; à se rencontrer autrement.*

*Site de la Conférence
des évêques de France, 2006*



choisir

n° 578 - février 2008

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, secrétaire
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Internet : www.choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet. « Adam quitte
Eve pour aller vers la mort », officine du
pharmacien Johannes Uffem Bort (Sion)
p. 4 : Don Doll s.j.
p. 11 : Pascal Deloche/GODONG
p. 19 : Action de Carême
p. 28 : Trigon-film
p. 31 : Mario Del Curto
p. 34 : ARS/ADAGP

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Carême de femme <i>par Lucienne Bittar</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
L'enfer-me-ment <i>par Luc Ruedin</i>	
Eglise	9
La « place » des femmes <i>par Monique Desthieux</i>	
Eglise	14
Tensions en Espagne <i>par José María Martín Patino</i>	
Société	18
« Il comble de biens les affamés. » Campagne œcuménique 2008 <i>par Jean-Claude Huot</i>	
Economie	22
La justice fiscale en trois questions <i>par Etienne Perrot</i>	
Cinéma	27
Amours mortelles <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Théâtre	30
Lumineux sillage : <i>Les Provinciales</i> au théâtre <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	33
Gogol : l'écrivain qui voyait le diable <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	37
Eternel féminin <i>par Monique Bondolfi-Masraff</i>	
Livres ouverts	39
Nouvelle histoire des jésuites <i>par Albert Longchamp</i>	
Chronique	44
Réalité <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Carême de femme

Nous voici en plein cheminement, au cœur du mystère qui fonde la foi chrétienne. Entre ce moment où le Fils de Dieu s'est fait homme et celui où l'incarnation a pris son sens dans la résurrection. Que le Verbe se soit fait chair; qu'il ait assumé notre nature humaine - féminine et masculine -, tout en restant vrai Dieu, est au centre de notre espérance. Jésus a ressenti comme un homme, comme vous, comme moi, avec son corps et son cœur, toutes nos émotions et nos sentiments. Des plus légers et plus beaux, aux plus tristes et sombres. Il est notre frère.

Pourquoi rappeler ce fondement de notre foi ? Parce que nous sommes en période de carême, ce temps de « mouvement » spirituel qui souligne « que nos limites humaines sont transcendées par une force qui nous dépasse »¹. Et qu'il faut s'en souvenir, s'en nourrir même, lorsqu'on aborde la question, douloureuse pour certains et certaines, de la place des femmes dans l'Eglise, en particulier de leur ordination au diaconat et à la prêtrise.²

On a cherché à étouffer en nous tout espoir de changement. « Bien que la doctrine sur l'ordination sacerdotale exclusivement réservée aux hommes... soit fermement enseignée par le Magistère... elle est toutefois considérée de différents côtés comme ouverte au débat (...) C'est pourquoi, afin qu'il ne subsiste aucun doute..., je déclare, en vertu de ma mission de confirmer mes frères, que l'Eglise n'a en aucune manière le pouvoir de conférer l'ordination sacerdotale à des femmes et que cette position doit être définitivement tenue par tous les fidèles de l'Eglise. »³

Cette conclusion de Jean Paul II, aux allures de dogme sans en être un, ne saurait décourager ceux et celles qui croient en la manifestation de l'Esprit saint en l'Eglise universelle et en chacun de nous. Jésus, dans la continuité de la foi d'Israël, a assuré que la Vie est mouvement et cheminement. En s'incarnant, le Transcendant devenu historique a témoigné que tout en appartenant à une époque et un lieu donné, chaque être humain porte en lui l'essence universelle. Et que la vie de la foi ne peut être que dynamique. Certes, Jésus ne s'inféoda pas à la Loi et aux traditions ; il ébranla parfois, dans une pleine liberté,

les évidences religieuses, sociales et politiques, mais il ne le fit pas en tant que rebelle ou militant. En homme mûr, il voulait que la Parole soit comprise. Ne serait-ce pas pour cela qu'il choisit pour Apôtres des hommes, les seuls à même d'être entendus dans la société patriarcale de son époque ? Son amour pour la Femme, Jésus le témoigna de bien d'autres et profondes façons. Est-il interdit de penser qu'il chargeait ainsi les humains de comprendre, quand ils seraient prêts, que Dieu nous créa hommes et femmes dans la dualité complémentaire des genres ? Fils de Dieu, le Christ savait la manifestation de l'Esprit qui permet à l'Eglise d'évoluer : le temps n'a pas la même dimension pour Dieu et pour les hommes.

Alors, renoncer à cette espérance ? Ne serait-ce pas là une réduction d'un message essentiel du Christ ? Nous ne demandons pas à nos guides une réponse définitive et fermée, mais une ouverture d'esprit qui permette de poursuivre le débat sur un sujet qui les déconcerte tant. A l'occasion du Congrès du Conseil pontifical pour les laïcs, intitulé « Tout homme, toute femme fait partie de l'humanum », nous demandons que notre Eglise devienne là aussi une Eglise de questionnement et de communion, et pas uniquement de dogmes et de tradition. Qu'elle accepte, sur ce point aussi, de poursuivre sa marche, d'aller vers ce qu'elle n'est pas encore aujourd'hui, de s'ouvrir à l'Esprit et de se laisser conduire par lui. Qu'elle se souvienne que la vérité révélée est plus grande que la conscience que les humains en ont à un moment de leur histoire et qu'il est de sa responsabilité de la rechercher, en surpassant ses peurs. Même inconscientes...

Les femmes ne sont pas une menace pour l'Eglise. Il n'y a donc pas lieu de leur fermer la porte du diaconat et de la prêtrise, et de les empêcher ainsi d'entrer dans cette dimension sacrée.

Lucienne Bittar



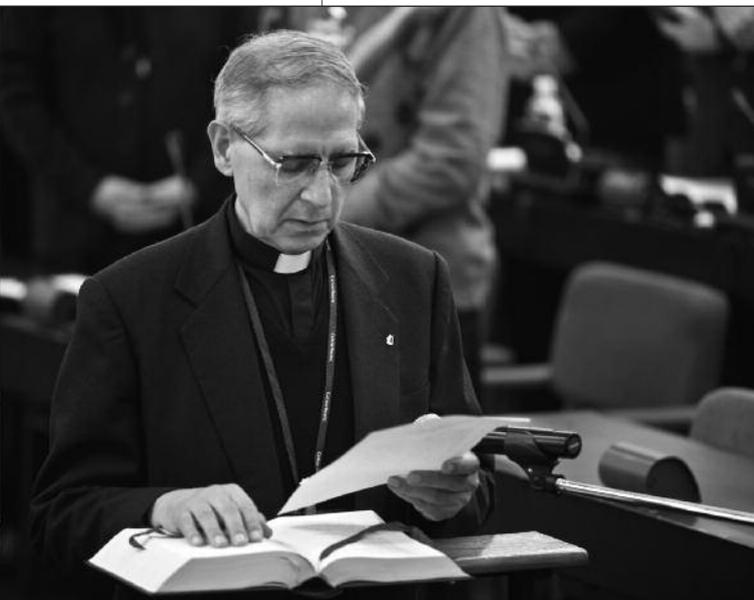
- 1 • Comme le dit dans ce numéro **Jean-Claude Huot**, aux pp 18-21.
- 2 • Voir l'article de **Monique Desthieux**, aux pp. 9-13 de ce numéro.
- 3 • **Jean Paul II**, *Lettre apostolique « Ordinatio sacerdotalis »*, 22 mai 1994.

■ Commentaire

**Jésuites :
nouveau Supérieur général**

Le 19 janvier, la 35^e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus a élu le Père Adolfo Nicolás comme Supérieur général de l'Ordre. Né à Palencia, le 29 avril 1936, le Père Nicolás est espagnol d'origine. Après son noviciat (Aranjuez, 1953) et des études de philosophie en Espagne (1958-1960), il a rejoint la Province du Japon en 1964, où il a étudié la théologie et a été ordonné prêtre à Tokyo (1967). Après un master en théologie à l'Université grégorienne (1968-1971), il a été professeur de théologie systématique à la Sophia-Université, Tokyo, directeur de l'Institut pastoral de Manille, Philippines (1978-1984), recteur du Scolasticat de Tokyo (1991-1993), provincial du Japon (1993-1999) et, finalement, modérateur de la Conférence des provinciaux jésuites d'Asie de l'Est et d'Océanie (2004-2007).

Adolfo Nicolás



En choisissant le Père Nicolás comme 29^e successeur de saint Ignace à la tête de la Compagnie, les jésuites ont fait un double choix significatif pour l'avenir de leur Ordre. Par ses origines espagnoles et son intégration au Japon, le Père Nicolás représente un pont entre l'Occident et l'Asie, entre la Compagnie héritière de la culture européenne et les nouvelles générations de jésuites, issues du monde asiatique. L'Asie est en effet le continent où la croissance de la Compagnie est la plus dynamique : 5690 jésuites, dont 372 novices et 1423 séminaristes, soit le 29,6 % de la Compagnie, au 1^{er} janvier 2007.

D'autre part, au dire de ceux qui le connaissent pour avoir vécu et travaillé avec lui, le Père Nicolás est un homme aimable et serviable, un théologien très à l'écoute des laïcs, proche des communautés de base, convaincu que le service de la foi est indissociable de l'engagement pour la justice, partisan de l'ouverture, audacieux même. Son élection est un signe qui laisse présager dans quel sens s'orientera la Compagnie ; elle semble confirmer que la ligne inaugurée par le Père Arrupe est bien celle qui inspirera encore les jésuites ces prochaines années.

Pierre Emonet

■ Info

**Liberté religieuse
et Saint-Siège**

Au cours d'une conférence à l'Université pontificale de la Sainte-Croix, le 10 janvier 2008, dans une intervention consacrée à *La protection du droit à la liberté religieuse dans l'action actuelle du Saint-Siège*, Mgr Mamberti, Secrétaire du Saint-Siège pour les relations avec les Etats, a défendu la liberté religieuse comme un droit inviolable et inaliénable.

Le Saint-Siège « confirme la protection de la liberté religieuse toujours et par-tout, comme droit primordial entre tous les droits humains fondamentaux (...) Sa défense permet de vérifier la sauvegarde des autres droits. »

S'exprimant ensuite sur le rôle du Saint-Siège dans le cadre des relations internationales, il a souligné que le but primordial de la diplomatie bilatérale du Saint-Siège était « d'assurer stabilité et sûreté dans l'activité de l'Eglise et de ses fidèles dans 176 pays avec lesquels le Vatican entretient des relations diplomatiques ».

Pour cela, il faut assurer la liberté de culte et de juridiction de l'Eglise catholique et stabiliser des espaces de coopération avec l'Etat dans les secteurs de la santé, de l'éducation et de la charité. En effet, « une saine laïcité entraîne la distinction entre Eglise et Etat, entre religion et politique, mais sans que cela fasse de Dieu une hypothèse purement privée, ni que cela exclut notre exercice de l'activité publique », a-t-il souligné.

■ Info

Paul de Tarse

Le pape Benoît XVI a déclaré 2008 « Année de saint Paul », à l'occasion du 2000^e anniversaire de la naissance de l'apôtre. La communauté catholique de Turquie espère bien marquer cette commémoration par l'amélioration du statut des minorités chrétiennes du pays et par la réouverture d'une église sur le lieu de naissance de Paul, à Tarse, à 920 km au sud d'Istanbul. « Cet anniversaire - qui débutera officiellement le 28 juin - va certainement attirer un grand nombre de pèlerins, qui auront manifestement besoin d'une église où ils pourront se sentir chez eux et prier », a déclaré à

l'agence *ENI* Mgr Luigi Padovese, vicaire apostolique de l'Eglise catholique en Anatolie.

■ Info

Mexique, menaces sur les pauvres

Les changements du Traité de libre échange d'Amérique du Nord (TLC), entrés en vigueur le 1^{er} janvier dernier, inquiètent l'archidiocèse catholique de Mexico. Les paysans pauvres sont menacés par l'arrivée dans le pays de produits agricoles américains hors taxes et hautement subventionnés, plus particulièrement le maïs, les haricots, le sucre de canne et le lait en poudre. Prévu dans le traité signé il y a 14 ans, ces suppressions de taxes douanières risquent de forcer de nombreux petits paysans à abandonner les zones rurales et à émigrer vers les Etats-Unis.

Le Père Hugo Valdemar Romero, porte-parole de l'archevêché de Mexico, a lancé un appel au gouvernement fédéral mexicain afin qu'il assure une meilleure protection aux Mexicains les plus pauvres et les plus vulnérables. (*Apic*)

■ Info

Conférence de Goma

La Conférence de Goma sur la paix, la sécurité et le développement au Nord et au Sud Kivu (République démocratique du Congo) s'est déroulée du 6 au 14 janvier, dans le but de mettre fin aux conflits dans ces deux provinces frontalières du Rwanda et du Burundi. Elle a réuni environ 600 participants, représentants du gouvernement, parlementaires, membres de la société civile,

militaires et délégués des différentes communautés ethniques de la région. Un texte de la Conférence épiscopale des évêques congolais (Cenco), intitulé *Memorandum de la Cenco*, a été adressé aux participants. « La Constitution de la République démocratique du Congo a résolu le problème de la nationalité », rappellent les évêques, qui disent « non à l'idéologie de la balkanisation par la création d'Etats nains ». L'intégrité territoriale, l'intangibilité des frontières et l'unité nationale du pays ne sont pas négociables, affirment-ils. Ils ont également déclaré qu'il serait à leurs yeux inacceptable que la Conférence de Goma remette en question les institutions dont s'est doté le pays ou qu'elle devienne « un nouveau lieu de partage du pouvoir en marge des mécanismes constitutionnels ». (Apic)

■ Info

Baptisés pour cause de scolarité

Une recherche du *Pastoral Research Centre Trust*, une institution indépendante de recherche sociale et religieuse, suggère une hypothèse inattendue suite à l'augmentation en Angleterre des baptêmes d'enfants entre 1 et 13 ans.

La fondation constate que le nombre de baptêmes d'enfants a crû d'au moins 25 % depuis 1958. Mais alors que les baptêmes tardifs ont grimpé de 5 à 30 %, ceux des nouveau-nés ont baissé de 85 à 64 %. L'étude suggère que des parents font baptiser leurs enfants quand ils réalisent que cela pourrait les aider à trouver une place dans les écoles primaires catholiques (gérées par l'Etat) qui ont une bonne réputation et débordent d'inscriptions.

Pour Terry Sanderson, président de la *National Secular Society*, c'est justement pour cela que beaucoup de gens s'opposent aux écoles religieuses d'Etat. Ces écoles encouragent les parents à être activement engagés dans la foi, même s'ils ne le souhaitent pas. (Apic)

■ Info

Aumôniers en lutte contre la corruption

Aux Philippines, l'armée est considérée comme corrompue depuis l'époque du dictateur Ferdinand Marcos qui a dirigé le pays de 1972 à 1986. Ses opposants affirment qu'il a fait des militaires, son armée privée. Sous la présidence de Gloria Macapagal-Arroyo, certains soldats et officiers subalternes, qui se sont mutinés pour exiger des réformes, se sont également plaints de la corruption. Pour le pasteur capitaine Daneck Danggawan, il est important d'aider les jeunes enrôlés dans une école militaire à forger leur caractère pour se préparer à résister à la corruption au moment où ils intégreront les forces armées : « De nombreux élèves officiers ont un important potentiel intellectuel mais ils doivent aussi être spirituellement et moralement forts s'ils veulent résister à la tentation de la corruption. »

Adjoint de l'aumônier en chef de l'Académie militaire des Philippines, D. Danggawan, ainsi que d'autres aumôniers et des imams, s'efforcent d'aider l'Académie à devenir, d'ici 2015, la « première institution de formation d'officiers supérieurs de caractère ». L'Académie compte actuellement plus de 1000 élèves officiers, essentiellement des hommes. Le pasteur y organise des séances d'étude de la Bible et de formation sur les valeurs. Il y enseigne également la philo-

sophie, l'éthique et la logique, disciplinées dans lesquelles il inculque aussi les valeurs chrétiennes d'honnêteté, de droiture morale et d'altruisme. « J'ai appris à mieux comprendre les difficultés auxquelles les soldats doivent se préparer, par exemple lorsqu'ils sont envoyés dans la jungle du sud des Philippines, pour lutter contre les ennemis de l'Etat pendant des mois. » (*Eni*)

■ Info

L'homoparentalité, une « déréalité »

Le Vatican a présenté un nouvel ouvrage sur la famille, *Famille et procréation humaine - Commentaires sur le document du Conseil pontifical pour la famille*. On y trouve une intervention sur l'homoparentalité du controversé Tony Anatrella, prêtre, psychanalyste et consultant du Conseil pontifical de la famille. Sa prise de position coïncide avec la condamnation de la France, le 22 janvier, par la Cour européenne des droits de l'homme, pour avoir refusé à une institutrice lesbienne le droit d'adopter un enfant. Mgr Anatrella s'oppose vigoureusement à l'adoption d'enfants par des homosexuels. Il regrette qu'une « conception morcelée et antinomique du sens de la famille laisse supposer que l'enfant pourrait se "faire" en dehors d'un lien intime entre un homme et une femme ». L'homoparentalité est un néologisme qui laisse entendre que l'on pourrait être parent à partir d'un seul sexe, explique le psychanalyste. « Le désir d'un enfant conçu sans sexe est une fantaisie qui repose sur un fantasme au cœur de la psychose, c'est-à-dire de la "déréalité" de l'engendrement humain. » Il manifeste le déni de la différence sexuelle et le rejet de la sexualité procréative.

Les revendications des homosexuels sont combattues par le prêtre français depuis des années. Dans *Le Règne de Narcisse* (2005), il expliquait que la mentalité narcissique, qui caractérise notre société, défend l'idée que chacun devrait disposer des mêmes droits, indépendamment de sa situation. Ce déni du sens de la procréation et de la différence sexuelle laisse entendre que le désir de « posséder » un enfant est suffisant pour être « parent », au singulier et sans sexe, au lieu de l'être au pluriel et dans l'altérité sexuelle.

■ Souvenir

Daniel Huguenin

Professeur d'astronomie, attaché à l'Observatoire de Genève, Daniel Huguenin a fait partie du conseil de rédaction de *choisir* dans les années 1992-94. Ingénieur de formation, il était un spécialiste des ballons-sonde et avait participé à de nombreuses expéditions pour les faire monter jusque dans la stratosphère. Ses travaux avaient notamment porté pendant près de vingt-cinq ans sur l'étude de l'ozone au pôle nord. Mais c'était aussi un homme passionné de spiritualité, il fut un lecteur attentif de saint Bernard de Clairvaux, puis de saint Ignace de Loyola, ce qui le poussa avec sa femme à se convertir au catholicisme. Les rapports entre science, foi et société étaient au cœur de sa réflexion. C'est dire combien il fut précieux dans le cadre de notre conseil. C'était par ailleurs un homme charmant, aussi modeste et discret qu'il était savant. Sa mort au début du mois de janvier est une perte qui chagrine autant ses fidèles amis que ses deux chers enfants.

Jean-Blaise Fellay s.j.

L'enfer-me-ment

Chacun d'entre nous a ses heures sombres, ses difficultés, ses abîmes. Violences, conflits, exclusions et autres épreuves surviennent sans crier gare, nous plongeant dans le chaos. Ces heures, ces jours, ces mois peut-être, peuvent nous mener en des contrées intérieures dont nous ne soupçonnions même pas l'existence. Ce qui nous semblait lumineux, harmonieux, heureux tombe soudain, que nous en connaissions la cause ou pas, dans des ténèbres étranges. Un univers déchiré apparaît à la conscience. L'harmonie fait place à l'éclatement. Le bonheur se fissure, laissant apparaître l'innommable.

La tentation serait alors de se barricader. De tenir coûte que coûte contre vents et marées, jusqu'à l'épuisement qui nous laisse plus morts que vifs sur le bord de la rive. Tentation d'autant plus forte qu'elle nous est suggérée par une voix en nous qui ne nous veut pas du bien. La queue du Grand Serpent, l'ennemi de la nature humaine comme dit saint Ignace, traîne toujours dans les parages. Ne cherchant qu'à diviser et détruire, elle nous persuade que nous tenons par nous-même sans avoir besoin d'aide.

L'enfer me ment. En me faisant croire que je n'ai besoin de personne, que je suis l'origine de moi-même - orgueil quand tu nous tiens ! - il me ment au sujet de la relation qui me constitue au plus profond. Il la coupe, me laissant seul, désemparé. Il la blesse parfois si cruellement que l'enfer semble s'ouvrir sous mes pieds. Je ne sais plus à quel saint me vouer. Dieu semble s'être absenté de ce monde me vouant aux gémonies éternelles.

En m'empêchant d'avouer et donc d'assumer mes côtés obscurs, l'enferment me prive de mon humanité. Ne sommes-nous pas, nous autres les humains, issus de la relation entre un homme et une femme ? N'avons-nous pas grandi par, avec et en ces relations qui nous appelaient à la vie ? Qui ne se souvient de telle grand-mère ou ami qui, en lui faisant confiance, a créé une relation qui l'a aidé à grandir, à traverser les épreuves, à mûrir ?

Pour qui fait confiance envers et contre tout, il peut arriver que l'écoute et la compassion d'une sœur, d'un frère offrent un pont pour sortir du mensonge qui mène au néant. Finalement, ces médiations font signe vers la Lumière qui, en venant dans le monde, révèle nos ténèbres. Elle seule peut radicalement nous délivrer de l'enferment qu'elle a vaincu une fois pour toutes sur la croix. Elle seule nous révèle la Pâque que nous avons à vivre.

Luc Ruedin

La « place » des femmes

●●● **Monique Desthieux**, Genève
Théologienne

Les religieuses sont deux fois plus nombreuses que les prêtres,¹ les femmes laïques peuvent être sacristines, lectrices, catéchistes, assistantes pastorales. Cependant il n'y a ni prêtresse ni diaconesse, encore moins de femme évêque ou cardinale, alors que dans la société civile on reconnaît aux femmes leurs compétences pour exercer toutes sortes de fonctions à hautes responsabilités, comme celle de secrétaire d'Etat, de ministre, de chef du gouvernement, voire de chef d'Etat et même de présidente de la Confédération...

On peut se demander pourquoi l'Eglise catholique ne suit pas cette évolution de la société et ne permet pas aux femmes d'accéder à tous les échelons de la hiérarchie catholique. Un récent sondage montre d'ailleurs que 80 % des Suisses seraient favorables à l'accès des femmes à l'ordination diaconale et sacerdotale.

Depuis avril 2005, Benoît XVI est intervenu plusieurs fois sur cette question de la place des femmes dans l'Eglise

catholique. Ses prédécesseurs, en s'appuyant sur le texte de la Genèse (1,27) : « Homme et femme il les créa », avaient déjà montré qu'au point de vue anthropologique, il y a reconnaissance de l'égalité et de la complémentarité entre homme et femme.²

Responsabilités concrètes

Notre pape actuel se situe dans une vision moins anthropologique, plus ecclésiale. Ce qui est nouveau, c'est qu'il semble préoccupé par le problème plus particulier de la place des femmes dans l'Eglise catholique et de leurs responsabilités. Cela transparait dans son discours au clergé de Rome, en mars 2006 : « Il est juste de se demander si, dans le service ministériel aussi, (...) on ne peut pas offrir plus de postes, plus de positions de responsabilités aux femmes. » Cinq mois plus tard, il affirmait à la télévision allemande : « Nous devons chercher de nouveau la juste place de la femme dans l'Eglise. »³

Au fil de ces interventions, le pape a aussi évoqué « la grande dette de reconnaissance » que l'Eglise a contractée vis-à-vis des femmes. « Il y a là une volonté de la part du pape de leur ouvrir de nouveaux espaces et de nouveaux rôles à l'intérieur de l'Eglise, explique

L'accès des femmes aux ministères ordonnés ne paraît pas encore mûr dans l'Eglise catholique romaine, même si tout le monde s'accorde pour dire que les femmes sont les égales des hommes, et qu'elles tiennent, depuis les années '60, une place grandissante dans l'Eglise. La tradition pèse toujours autant de son poids, reléguant en arrière-plan toute explication sociologique du choix par le Christ des douze Apôtres.

1 • 782 032 religieuses dans le monde en 2002, pour 267 334 prêtres diocésains, 130 823 prêtres religieux et 54 620 religieux non prêtres.

2 • « Tous les deux sont des êtres humains, l'homme et la femme à un degré égal, tous les deux créés à l'image de Dieu » (**Jean Paul II**, *Mulieris Dignitatem*, Médiaspaul, Paris 2000, p. 18.).

3 • **Isabelle de Gaulmyn**, in *La Croix*, 08.03.2007.

Mgr Rémy Berchier,⁴ car il nous faut reconnaître que nous n'avons pas toujours donné à la femme la place qui lui est due. Benoît XVI va jusqu'à dire qu'elles devraient avoir une place dans le gouvernement de l'Eglise. Il faut voir comment cela s'applique concrètement ! » Vers les années '70, il y avait 10 % de femmes travaillant dans la curie, actuellement elles sont 21 %. Il y a donc une évolution assez bonne, mais ce ne sont encore que des rôles subalternes. La femme qui détient le poste le plus haut à la curie romaine est sous-secrétaire dans une congrégation. Notons que le 18 juillet 2007, le cardinal Secrétaire d'Etat Bertone a révélé que certains postes à responsabilités de la curie romaine seront confiés à des femmes.⁵

Benoît XVI a rappelé aussi qu'au temps de Jésus, les femmes avaient de réelles responsabilités.⁶ Dans l'Evangile de Luc, on voit des femmes suivre Jésus et ses disciples et les assister de leurs biens, ce qui pouvait parfois être nécessaire. Ce sont des femmes qui ont accompagné Jésus jusqu'à la croix, à la différence des Douze qui l'abandonnèrent. C'est aux femmes qu'il a été confié la mission si importante d'annoncer la résurrection, et en particulier à Marie de Magdala.

A travers les écrits de saint Paul, Benoît XVI cite des femmes qui ont exercé de véritables responsabilités dans l'Eglise primitive, comme Junias, une apôtre missionnaire, la diaconesse Phoebé, qui a fait tant de bien autour d'elle, Priscille femme d'Aquilas, qualifiés tous les deux par Paul comme ses « collaborateurs », sans oublier les « prophétesses »...

Peut-on en tirer des conclusions pour voir émerger ce nouveau rôle ministériel que le pape appelle de ses vœux pour les femmes ? Pas pour aujourd'hui, car aussi fermement que ses prédécesseurs, Benoît XVI nous rappelle que « notre

foi, comme la constitution du collège des Apôtres par Jésus, ne nous permet pas de conférer l'ordination des femmes. »⁷

Société patriarcale

Certes Jésus a choisi les Douze parmi les hommes, mais ce constat ne devrait pas fermer toutes les portes. « N'oublions surtout pas, disait Rémy Berchier,⁸ qu'il y avait autour de ces Apôtres et avec lui un groupe de femmes qui était très important pour Jésus. Combien de fois Jésus ne se tourne-t-il pas vers les femmes et va même jusqu'à leur demander conseil ? Jésus s'est choisi douze Apôtres. Il fait d'eux des gens qui vont pouvoir célébrer l'eucharistie : "Faites ceci en mémoire de moi" ; il ne l'a pas dit aux femmes qui étaient là. Avec 2000 ans de recul, on peut se dire que si Jésus était là aujourd'hui, il aurait certainement une autre vision avec l'évolution de la société. Il aurait peut-être, dans ce groupe des Douze, pris aussi des femmes ; c'est une voie, une pensée théologique à développer.

» Il y a une autre pensée qui a cours actuellement dans l'Eglise : Jésus a choisi douze hommes, donc il a voulu ordonner des hommes et non pas des femmes

4 • Mgr Rémy Berchier, vicaire général du diocèse de Lausanne-Genève-Fribourg, a été interviewé en même temps que Monique Desthieux par Marc Giouse sur le thème : « La place de la femme dans l'Eglise catholique », lors de l'émission *De quoi j'me mêle* de la RSR (09.08.07).

5 • Conférence de presse sur le lieu de vacances du pape, *Zenit* (18.07.07).

6 • En particulier dans son audience générale du 14 février 2007, qui avait pour thème *Les femmes au service de l'Evangile*.

7 • Discours de Benoît XVI lors de la rencontre avec le clergé du diocèse de Rome, 2 mars 2006.

8 • Emission radio, o.p. citée.

et l'Eglise veut être fidèle à ce que Jésus a fait et aux personnes qu'il a choisies il y a 2000 ans. »

Soulignons que dans la société essentiellement patriarcale du temps de Jésus, la place de la femme était négligeable. Les juifs n'aimaient-ils pas chanter : « Béni sois-tu, Seigneur, de ne m'avoir pas créé gentil (c'est-à-dire étranger), femme ou ignorant. »

On trouve aussi des traces de cette injustice à son égard dans l'Evangile. Ainsi la femme adultère est seule accusée ; et l'homme ? Ou quand Paul évoque l'apparition du Ressuscité aux Corinthiens, il indique qu'« il est apparu à Céphas, puis aux Douze. Ensuite, il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois (...). Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. Et en tout dernier lieu, il m'est aussi apparu, à moi l'avorton. » Pas une seule femme n'est mentionnée ! Jésus, qui avait le mérite inégalable pour son époque d'avoir une grande considération pour les femmes, ne pouvait pas, dans un tel contexte social, prendre comme piliers d'Eglise des femmes dont l'autorité n'aurait pas été reconnue.

Tradition inventive

Dans une société en pleine évolution, il est souhaitable que l'Eglise ne soit pas seulement gardienne du dépôt révélé ; la tradition doit être créative et inventive pour être porteuse de vie.

C'est ce qui est apparu en certaines circonstances : ainsi Jésus n'avait choisi que des juifs comme Apôtres, il ne pouvait en être de même par la suite... Les femmes ne participaient pas à la der-

nière Cène, heureusement l'Eglise les a invitées au repas eucharistique ! Et si on regarde l'évolution d'un sacrement aussi important que celui du pardon,⁹ institué par Jésus lui-même, de communautaire il est devenu individuel au VII^e siècle. « C'est le peuple de Dieu, nous disait Rémy Berchier, qui a demandé que le sacrement soit individuel. Il n'acceptait plus cette confession communautaire si drastique, avec des pénitences longues et par trop ascétiques. Cette demande allait à l'encontre de la volonté de la hiérarchie de l'Eglise qui voulait continuer à maintenir ce sacrement de pénitence communautaire. »



9 • Cf. **Claude Ducarroz**, « Femmes prêtres : suite et pas fin », in *choisir* n° 513, septembre 2002. Vous pouvez lire cet article sur www.choisir.ch.

Remarquons que la pensée de l'Eglise a pu parfois évoluer favorablement au long des siècles grâce à des théologiens et des fidèles qui, au nom d'une exigence de vérité, ont osé remettre en cause certaines affirmations de l'enseignement officiel.

Autre raison invoquée par l'Eglise contre l'ordination des femmes :¹⁰ le fait que seul un homme puisse représenter le Christ *in persona*, comme signe de l'époux qui se donne à l'Eglise épouse, et recevoir par imposition des mains, au moment de l'ordination, le charisme « de gouvernement et de conseil ».

Mais le Christ, c'est le nouvel Adam, c'est l'homme nouveau, homme et Dieu. Le prêtre représente le Christ non pas dans sa masculinité mais comme le nouvel Adam, humain et divin. Pourquoi une femme ne pourrait-elle pas représenter cet homme nouveau - qui n'est pas seulement un barbu juif de 30 ans - et recevoir par l'imposition des mains ce charisme de gouvernement ?

« Je vais tout à fait dans ce sens-là, répondait Rémy Berchier, d'autant plus, qu'en Dieu, il y a toute la masculinité et la féminité. Dieu est à la fois Père et Mère d'après les Ecritures. La femme, par sa féminité, a beaucoup à apporter à l'Eglise. »

Ajoutons que l'on reconnaît souvent que la femme a joué un rôle exceptionnel dans la diaconie. Il y a eu probablement beaucoup plus de femmes que d'hommes engagés dans l'accueil des enfants à éduquer, des malades à soigner, des orphelins à nourrir, des pauvres et des vieillards à secourir.¹¹ Ne représentent-elles pas, dans cette figure du « service », l'icône du Christ, le Serviteur par excellence ?¹²

Des femmes appelées

Bien des femmes données à Dieu et à son Eglise ont ressenti l'appel à la prêtrise. Ainsi Michèle Jeunet, religieuse chez les Sœurs du Cénacle, a fait le choix de déclarer publiquement sa disponibilité à l'ordination ; mais pour elle, il n'est pas question de se faire ordonner dans l'illégalité, car, dit-elle, « on ne peut que se proposer pour ce ministère et la confirmation doit venir de l'Eglise (...) J'aime l'Eglise car elle m'a donné le Christ, mais du moment même où j'ai découvert le Christ, j'ai entendu un appel à être prêtre. Pendant longtemps j'ai essayé de comprendre la décision romaine et de m'y tenir, mais ce n'est pas bon de taire un appel si profond, j'ai donc préféré en parler. Cet appel ne se situe pas dans le cas d'un ministère de prêtre diocésain, mais dans celui qui peut associer vie religieuse et presbytérat. »¹³ Pour Sœur Jeunet, le sacerdoce serait un service au sein de la communauté religieuse, pour une meilleure mission de sa congrégation.

Autre témoignage, celui de Marie-Joseph Lachat, assistante pastorale, responsable du Centre Saint-François à Delémont :

10 • Cf. la déclaration de Paul VI, *Inter insigniores* (1976), la lettre apostolique de Jean Paul II, *Ordinatio sacerdotalis* (1994), et le discours du pape Benoît XVI lors de la rencontre avec le clergé du diocèse de Rome, le 2 mars 2006, qui précise : « Le ministère sacerdotal du Seigneur est, comme nous le savons, réservé aux hommes, dans la mesure où le ministère sacerdotal est un gouvernement au sens profond qui, en définitive, est le Sacrement qui gouverne l'Eglise. »

11 • **Mgr Bernard Genoud**, *A dire vrai. Entretiens avec Patricia Briel et Philippe Baud*, Saint-Augustin, St-Maurice 1999, p. 83.

12 • **Danielle Eon**, religieuse doctorante en théologie, lors du colloque *Histoire et actualité de la théologie féministe*, organisé par le Centre théologique de Meylan, à Grenoble (23-24 novembre 2007).

13 • Citée par **Camille de Villeneuve**, *Vierges ou mères*, Seuil, Paris 2007, pp. 145-146.

« Si l'évêque m'appelle demain au diaconat, je suis prête, s'il m'appelle à la prêtrise, je suis prête. J'aimerais que l'Eglise ouvre ses portes non pas seulement aux femmes mais aussi au féminin. »¹⁴

Des femmes prêtres enrichiraient le sacerdoce catholique de leur différence. La situation actuelle est un appauvrissement. « Mais cela peut évoluer et changer, nous disait Rémy Berchier, car on n'est pas dans le domaine du dogme. Il est tout à fait possible qu'à un moment donné dans l'histoire, un pape convoque un concile qui amène à prendre de nouvelles dispositions... » Ou bien ces changements pourraient venir grâce à un nouveau pape qui ferait la distinction entre l'essentiel de la foi révélée et certaines coutumes ecclésiastiques, comme celle de ne vouloir ordonner que des hommes célibataires.¹⁵

Pour l'instant, « la porte est verrouillée, mais il faut en parler »¹⁶ car les résistances ne viennent pas seulement de Rome. Il y a encore sur notre planète bien des catholiques qui seraient hostiles à l'arrivée de femmes prêtres dans leur paroisse. Il faut donc avoir de la patience et espérer que les changements arriveront au bon moment dans notre Eglise universelle.

Des signes encourageants

En attendant, reconnaissons les évolutions favorables. Les féministes, dès le siècle dernier, ont eu le mérite de faire prendre conscience d'un « androcentrisme » qui a régné pendant de trop

nombreux siècles. Vision partagée par les théologiens les plus classiques et les plus influents, comme Augustin et Thomas d'Aquin, selon laquelle la femme est relative à l'homme sans que la réciproque ne soit jamais envisagée, parce que l'homme est vu comme le sexe exemplaire de l'humanité, anthropologie qui n'est certes pas révélée. Dans tous les derniers discours officiels de nos papes, on trouve une vision anthropologique fort heureusement plus égalitaire.

Les femmes sont de plus en plus nombreuses à se lancer dans des études de théologie (la Faculté de Fribourg leur a été ouverte en 1957). Certaines sont même professeures de faculté. Au contact des femmes diacres ou pasteurs de l'Eglise réformée, beaucoup reconnaissent toutes les richesses qu'elles apportent à leur Eglise. De nombreuses femmes sont catéchistes, près de 3000 dans notre diocèse : un poste prioritaire pour l'enseignement de la foi et l'annonce de l'Evangile à la base. D'autres sont responsables de conseils de paroisse. A Genève, nous avons une déléguée épiscopale, une responsable de l'information du vicariat épiscopal, une rédactrice en chef de la revue *choisir*... Ce sont des signes encourageants, comme aussi celui de l'annonce par le Saint-Siège d'un Congrès mondial sur la femme en février 2008, pour célébrer les 20 ans de *Mulieris Dignitatem*, lettre apostolique qui demande que « l'Eglise rende grâce pour toutes les manifestations du "génie" féminin apparues au cours de l'histoire, dans tous les peuples et dans toutes les nations ; qu'elle rende grâce pour tous les charismes dont l'Esprit saint a doté les femmes dans l'histoire du Peuple de Dieu. »

M. D.

14 • Emission radio, o.p. citée.

15 • Abbé Fernand Emonet, ancien vicaire épiscopal de Genève, dans un entretien avec l'auteur.

16 • Hervé Legrand, spécialiste de l'ecclésiologie.

Tensions en Espagne

••• **José María Martín Patino s.j.**, Madrid
Président de la Fondation Encuentro¹

A l'approche des élections législatives du 9 mars prochain, les intrusions de la hiérarchie de l'Eglise catholique espagnole dans le débat politique se sont multipliées. Des évêques ont lancé de graves accusations contre le gouvernement Zapatero. La polémique divise la communauté catholique du pays, déjà fragilisée par la sécularisation croissante, et ramène aux heures sombres de la guerre civile. Si l'on veut comprendre l'attitude de la hiérarchie catholique, une vue d'ensemble du paysage politique espagnol s'impose.

A l'approche des élections du 9 mars prochain, l'antique chimère historique re-surgit, qui prétend qu'en Espagne, sans l'accord de la hiérarchie catholique, il n'est pas possible de débattre et de prendre des décisions concernant les grandes questions de l'éthique publique, caractéristique de la modernité post-séculière. Une accusation grave, qui rend la démocratie invivable et qui nous ramène aux erreurs du régime franquiste. Après trente ans de démocratie, un taux important d'abstentions est à craindre. Les deux principaux partis, le Parti populaire (PP - droite), dirigé par Mariano Rajoy, et le Parti socialiste, dont le secrétaire général José Luis Rodríguez Zapatero achève actuellement sa quatrième année à la présidence du gouvernement, se disputent le pouvoir. Chacun veut mettre en œuvre des réformes sociales et politiques qui, par un côté ou un autre, égratignent la *Constitution du consensus* approuvée en 1978.

Obsessions de l'opposition

L'actuelle législature est certainement la plus crispée des huit dernières. Tout le monde admet qu'elle est en passe de se caractériser comme la plus bruyante et la plus chahutée de toutes. On en est arrivé jusqu'au mépris et à l'insulte de l'adversaire.

Quatre thèmes principaux ont polarisé en permanence, et jusqu'à l'obsession, le discours de l'opposition. Tout d'abord,

la réforme du statut des communautés autonomes, particulièrement de la Catalogne, adapté, comme pour les autres communautés, aux normes prévues dans la Constitution. L'Espagne est un pays pluriel, et chaque communauté souhaite renforcer son autonomie de gouvernement. L'opposition en a profité pour troubler l'opinion publique en agitant le spectre de l'unité de l'Etat, plus spécialement dans le cas de la Catalogne. Deuxièmement, le gouvernement a utilisé la majorité parlementaire pour engager un processus de paix avec les terroristes de l'ETA. Troisièmement, fort de sa conception très particulière de la laïcité de l'Etat, l'exécutif, en s'appuyant sur ses alliés au Parlement, a réussi à faire approuver par le Parlement toute une série de lois permissives qui ont irrité la hiérarchie catholique : le mariage des homosexuels, les facilités accrues pour le divorce, pour la recherche sur les cellules souches et leurs applications thérapeutiques. Quatrièmement, comme si cela ne suffisait pas, une association catholique, contrôlée par les évêques, s'est opposée de manière très radicale à

1 • A l'époque de la transition en Espagne, José María Martín Patino était le secrétaire du cardinal Tarancón, alors président de la Conférence épiscopale espagnole. Il a été aussi directeur du Secrétariat national de liturgie, consultant de la Congrégation pour le culte divin, provicaire général de l'archidiocèse de Madrid, professeur à l'Université de Comillas et directeur de la revue *Sal Terrae*.

l'introduction dans l'enseignement moyen d'un nouveau cours obligatoire consacré à l'éducation civique.²

Autorité civile bafouée

De mémoire de catholiques, on ne se souvient pas d'avoir vécu une telle situation durant tout le XX^e siècle : leurs propres prélats les appellent à la désobéissance civile et les invitent à organiser des manifestations contre le gouvernement, auxquelles quelques évêques ont pris part ! Même en 1931, alors que la Seconde République promulguait la Constitution la plus hostile aux institutions ecclésiastiques de toute notre histoire, la hiérarchie catholique, conseillée par le Vatican, tout en dénonçant l'injustice dont était victime la religion catholique, avait exhorté ses fidèles à respecter l'autorité constituée et à obéir au gouvernement légitime.

Il est donc logique de se poser des questions sur le manque de respect actuel envers l'autorité civile, une attitude inconnue jusqu'ici dans l'histoire de l'Espagne moderne. Le fait est d'autant plus inquiétant que lors du référendum pour la Constitution de 1978, la Conférence épiscopale avait recommandé le vote affirmatif. Je vais tenter d'en donner une explication, aussi brève que possible. Lors de la messe du Saint-Esprit pour l'inauguration du règne du roi Juan Carlos, le cardinal D. Vicente Enrique y Tarancón, alors président de la Conférence épiscopale, prononça une homélie qui retint l'attention du monde entier

et qui suscita les applaudissements de milliers d'Espagnols exilés en Amérique latine et en Europe. Il proposait de comprendre d'une manière radicalement nouvelle les relations entre l'Eglise et la communauté politique.

Se référant à la Constitution conciliaire *Gaudium et Spes*, le cardinal revendiquait l'autonomie des deux institutions et une saine collaboration entre elles. Je retiens, entre autres, ce paragraphe particulièrement éclairant pour notre propos : « La foi chrétienne n'est pas une idéologie politique et elle ne peut être identifiée avec aucune d'entre elles, puisque aucun système social ou politique ne peut épuiser toute la richesse de l'Évangile. Et il n'appartient pas à la mission de l'Eglise de proposer des opinions ou des solutions concrètes de gouvernement, que ce soit dans le domaine temporel des sciences sociales, économiques ou politiques. L'Eglise ne soutient aucune forme d'idéologie politique. Qui s'aviserait d'utiliser son nom pour couvrir des actions partisans serait manifestement un usurpateur. »

Ces mots du président de la Conférence épiscopale reflétaient l'enseignement du Concile et les déclarations de l'épiscopat espagnol après le Concile. La notion d'Etat confessionnel, en vigueur depuis le concordat de 1953, ne correspondait plus à la mission de l'Eglise telle que le Concile l'avait définie. En réalité, Tarancón réclamait dans son discours, un Etat a-confessionnel et une Eglise libre face à l'Etat. Et il le faisait alors que le cadavre de Franco n'était pas encore froid. De plus, il s'engageait à ce que l'Eglise ne soutienne plus à l'avenir un parti politique (il faisait allusion à la démocratie chrétienne). Beaucoup ont alors pensé que la communauté catholique ne disposait plus d'espace dans la vie publique et qu'elle se privait même d'un statut civil.

2 • L'archevêque de Tolède, le cardinal Antonio Cañizares, qui est également vice-président de la Conférence épiscopale espagnole, a critiqué en termes tranchants cette matière scolaire : « L'Etat veut transmettre une vision de l'homme où Dieu ne compte pas, inspirée par un laïcisme radical. » (n.d.l.r.)

D'autre part, on continuait à insister pour que les laïcs catholiques participent à la vie politique et qu'ils inventent des manières plus adéquates d'être présents sur la scène publique.

Pour l'Espagne, cette nouveauté était choquante et constituait une terrible rupture. Durant des siècles, on avait identifié l'identité catholique avec celle d'un parti. Désormais, les anciens modèles du passé ne servaient plus, même pas ceux de l'Europe.

Idéologisation de l'Eglise

L'expérience de la DC italienne le montre clairement. Le fait que des laïcs catholiques espagnols cherchent, avec l'appui de certains cardinaux et évêques, une forme de présence politique franchement « partisane » ne semble pas du tout heureux. On est en train de revenir à la forte idéologisation de la hiérarchie qui a caractérisé notre passé et qui, par conséquent, divise la communauté catholique.

*Manifestation
contre Zapatero*



Les rapports entre la hiérarchie espagnole et les gouvernements de Aznar et de Zapatero ont favorisé cette idéologisation de l'Eglise pour des raisons contraires. L'appui que les lois du Parti populaire ont apporté à l'Eglise dans le domaine de l'enseignement et dans celui de la bioéthique a servi par la suite, au cours de la législature socialiste, d'argument aux catholiques espagnols pour s'opposer aux lois permissives que Zapatero a proposées au Parlement, avec une certaine maladresse.

La communauté catholique récolte actuellement les fruits amers de tout cela. Les lois permissives concernant l'avortement, le mariage des homosexuels, le divorce et la recherche génétique ont rendu service à l'opposition pour organiser des manifestations contre le gouvernement, avec, parfois, la participation de certains membres en vue de la hiérarchie. L'introduction des cours obligatoires d'éducation civique a été instrumentalisée pour organiser la polémique la plus virulente de notre histoire démocratique.

Plus néfaste encore que la division interne de la communauté catholique (à l'approche des élections, Zapatero a cherché pour sa part la paix avec le Vatican, en s'appuyant sur un ambassadeur socialiste qui est un catholique sincère), me paraît être la perte de crédit de l'autorité morale des évêques espagnols.

L'homo a-religiosus progresse en Espagne de façon alarmante, plus rapidement qu'en Europe de l'Est. Le nombre des personnes qui se disent « non-croyantes » est en constante augmentation, en particulier sous la forme d'une indifférence religieuse des plus radicales. Les enquêtes les plus sérieuses révèlent, de façon réitérée, l'incroyable croissance du nombre des « indifférents », c'est-à-dire des personnes qui ne se situent

plus entre les catholiques pratiquants et ceux qui se disent athées (environ 5 %). Ces personnes ne constituent plus une sorte de milieu intermédiaire entre la foi et l'incroyance, comme on le croyait autrefois ; elles représentent la forme la plus extrême d'aliénation de la foi. Si l'athée reste tout de même préoccupé par la question de Dieu, ne serait-ce que pour le nier, l'indifférent ne s'occupe plus de Dieu ; il ne prête plus la moindre attention à Dieu ni à ceux qui parlent de Dieu. Pour reprendre la formule de Max Weber, il se considère comme « sourd pour ce qui concerne le religieux ». Simone Weil a une image plus précise encore : les indifférents sont comme des personnes qui ont faim, mais qui se persuadent qu'elles n'ont pas faim. Des anorexiques condamnés à mourir d'inanition.

Le spectre de la guerre civile

A en croire Américo Castro, l'histoire de l'Espagne est l'expérience vécue d'une croyance. Plusieurs événements ont convergé : la polémique suscitée récemment par la prétendue loi de la mémoire historique qui prétend réparer l'honneur et les dégâts causés à de nombreux Espagnols par la répression franquiste ; la béatification à Rome de près d'un millier de prêtres, de religieux et de laïcs catholiques exécutés par les forces républicaines durant la guerre civile ; le centenaire de la naissance de D. Vicente Enrique Tarancón.

L'importance historique de ce cardinal, qui a présidé sans interruption durant dix ans la Conférence épiscopale aux heures critiques de la transition de la dictature à la démocratie, a été célébrée par un hommage mesquin, au grand étonnement des politiciens, spécia-

ment ceux de gauche. Lors du discours d'inauguration de l'assemblée plénière des évêques, le 19 novembre, Mgr Ricardo Blázquez, le président actuel de la Conférence, a eu le courage de consacrer un éloge sincère et très équilibré à Mgr Tarancón. Une intervention qui a suscité une bouffée d'air frais dans tous les médias, et qui a fait d'autant plus ressortir le silence observé par la majorité des évêques.

Les prélats espagnols semblent craindre la mémoire du passé. On exhume actuellement des fosses communes des centaines de cadavres assassinés par les troupes franquistes durant et après la guerre civile de 1936. Le même Mgr Blázquez a osé évoquer ce génocide en termes simples et brefs : « Sans nous ériger en juges des autres, nous devons demander pardon et nous réorienter, puisque la purification de la mémoire, à laquelle nous invite Jean Paul II, implique aussi bien la reconnaissance de nos propres limites et de nos péchés, que le changement d'attitude et le propos de s'amender. »

J. M. M. P.

(traduction : P. Emonet)

« Il comble de biens les affamés »

Campagne œcuménique 2008

●●● **Jean-Claude Huot**, Cossonay
Secrétaire romand d'Action de Carême¹

Sous le titre « Pour que le droit à l'alimentation ne reste pas un vœu pieux », Action de Carême et Pain pour le prochain inaugurent pour leur Campagne œcuménique de carême, un cycle de trois ans sur le droit à l'alimentation. Un thème qui s'attaque de front aux injustices qui brisent l'humanité, et qui touche aux racines de la foi chrétienne.

La promesse du Magnificat (Lc 1,53), en reprenant le langage des psaumes de l'Ancien Testament, présente l'incarnation de Dieu parmi les hommes comme l'accomplissement des promesses de l'Alliance. Mais que font les hommes de ce cri de joie ? Comment celui-ci peut-il prendre place dans l'histoire ? Cette prière des premiers chrétiens de Palestine est une invitation à la confiance. Oui, cette promesse se réalise aujourd'hui encore.

Comme l'indique Leonardo Boff,² la prière est « la suprême expression de la foi vivante ». Celui ou celle qui prie laisse derrière soi l'univers du quotidien, se met en position de contemplation devant le Seigneur et dépasse ainsi les limites imposées par la création et l'histoire.

De là découle une profonde humilité : tout ce qui est possible de faire à l'échelle humaine, toutes les grandeurs de la vie terrestre s'effacent devant la Seigneurie de Dieu... qui du coup redonne dignité et grandeur aux petits gestes que nous pouvons faire envers nos proches, nos semblables. La petite piécette donnée par la veuve devient un trésor, non seulement parce qu'elle a donné une grande part de ses biens, mais également parce que ce petit rien acquiert une puissance et une grandeur insoupçonnées. Oui, à travers un infime

don, un sourire, une main secourable, s'accomplit la promesse : le Seigneur comble de biens les affamés au-delà de ce que nous pouvons imaginer et faire. Sans cette dimension spirituelle, il est impossible de comprendre le slogan de la Campagne œcuménique de Pain pour le Prochain et Action de Carême (en collaboration avec Etre partenaires) « Pour que le droit à l'alimentation ne reste pas un vœu pieux ». La faiblesse de notre faire n'est qu'apparence au regard de la foi. Un petit geste est signe que la promesse est réalisée, qu'il existe une dynamique, une force qui rend le vœu efficace. Nos limites humaines sont transcendées par une force qui nous dépasse.

Brutale réalité

Si la foi nous invite à reconnaître humblement que nos actes ne changent pas à eux seuls le monde, agir n'en reste pas moins nécessaire. Marie, dans la bou-

1 • Avec la collaboration de Johanna Monney et Valérie Lange, Action de Carême.

2 • **Leonardo Boff**, *Je vous salue Marie*, Cerf, Paris 1986, p. 12. Ce paragraphe s'inspire de la réflexion sur la prière proposée dans cet ouvrage par le théologien brésilien.

che de laquelle l'évangéliste Luc a placé le Magnificat, a accepté d'être l'instrument de l'accomplissement de sa prière. L'avertissement de l'épître de Jacques (2,25) est à cet égard éloquent : « Si un frère ou une sœur n'ont rien à se mettre et pas de quoi manger tous les jours, et que l'un de vous leur dise : "Allez en paix, mettez-vous au chaud et bon appétit", sans que vous leur donniez de quoi subsister, à quoi bon ? De même, la foi qui n'aurait pas d'œuvres est morte dans son isolement. »

Si nos actes ne suffisent pas à eux seuls, ils attestent que la foi n'est pas creuse, que la prière n'est pas vaine. Oui, devant le scandale de la faim, nous ne pouvons rester indifférents. Comme chrétiens et chrétiennes, nous avons à démontrer que notre prière n'est pas un « vœu pieux ».

Or la réalité est brutale. Une personne sur sept ne mange pas à sa faim dans le monde. Pourtant la terre pourrait facilement nourrir l'ensemble de la population mondiale. Bien que la production agricole mondiale ait augmenté de 300 % depuis 1950, le nombre de victimes de la faim progresse de 400 millions de personnes par an depuis 1995. Paradoxalement, une grande partie des personnes souffrant de la faim (75 % environ) habitent à la campagne, là où sont précisément produits les aliments.

Selon les derniers chiffres de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), des 854 millions de personnes souffrant de la faim dans le monde, 9 millions vivent dans les pays industrialisés, 25 dans les pays en transition et 820 dans les pays en développement. Une bonne partie de l'humanité n'a pas accès à la terre, à l'eau, à un revenu suffisant lui permettant de mener une vie digne, parce que les ressources nécessaires sont réparties de façon inéquitable.

Un droit incontournable

Le droit à l'alimentation confère pourtant à chaque être humain l'accès régulier, permanent et libre, directement ou indirectement, à une nourriture en suffisance et adéquate sur le plan nutritionnel et culturel, qui permette de mener une vie digne, saine et active. Tout individu a le droit de se nourrir dignement plutôt que d'être nourri.

Le droit à l'alimentation, inscrit depuis 1948 dans la Déclaration universelle des droits de l'homme (art. 25) et depuis 1966 dans le Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels, reste toutefois éclipsé par les droits civiques et politiques. Or s'alimenter est indispensable pour faire valoir ces droits. La personne qui ne mange pas à sa faim ne peut exercer ses autres droits et encore moins les réclamer, puisqu'elle n'a pas l'énergie nécessaire pour le faire. Une alimentation suffisante et un accès adéquat à l'eau potable sont des conditions fondamentales pour vivre une existence digne.



C'est pourquoi l'enseignement social de l'Eglise catholique romaine insiste, d'une part, sur l'obligation de l'économie de satisfaire les besoins essentiels des humains et, d'autre part, sur la destination universelle des biens. Ainsi le pape Pie XII soulignait que le but de l'économie était « la satisfaction permanente des besoins de biens et de services matériels » et le concile Vatican II précisait : « Le but fondamental de la production n'est pas la seule multiplication des biens produits, ni le profit, ni la puissance ; c'est le service de l'homme. »³ De son côté, l'encyclique *Populorum Progressio*, publiée en 1967 par Paul VI, relève, en faisant référence à saint Ambroise, que « la terre est donnée à tout le monde et pas seulement aux riches ». Dès lors la propriété privée est limitée par le droit de chacun de vivre dans la dignité, donc d'accéder aux ressources nécessaires pour s'alimenter, se vêtir et se loger.

Le droit à l'alimentation impose, en conséquence, des obligations et des responsabilités que les Etats ne peuvent ignorer. Or il est loin d'être respecté. Non seulement il est rarement transcrit dans les législations nationales (une vingtaine d'Etats l'ont inscrit dans leur Constitution) mais encore de nombreuses législations constituent de véritables obstacles à sa réalisation.

Ainsi les lois régissant l'accès à la terre sont souvent conçues de telle manière qu'elles favorisent la concentration de la propriété foncière entre les mains des plus riches, laissant sans terre de nombreux paysans. Ce phénomène, bien connu au Brésil où la Commission pastorale de la terre se bat depuis des décennies pour l'accès des petits paysans à la terre, se retrouve pratiquement sur tous les continents. Or, sans accès à la terre, sans garantie que les produits agricoles ne serviront pas de

fouillage pour le bétail exporté ou de matière première pour les agro-carburants, il est impossible de se nourrir. D'où l'importance d'une volonté politique des gouvernements de garantir le droit à l'alimentation, et la légitimité des luttes menées pour l'accès aux ressources indispensables à l'alimentation de tous les habitants de la planète, à commencer par les plus pauvres.

Engageons-nous

Action de Carême et Pain pour le prochain soutiennent les communautés qui s'organisent afin de concrétiser ce droit, à l'image de l'organisation Bantaare au Sénégal. Dans le nord de ce pays, les familles paysannes manquent d'eau et de terres depuis que deux barrages ont été construits grâce au financement de la Banque mondiale. Les terres ont été accaparées pour la production de riz destiné à l'exportation.

La production de subsistance devient donc plus difficile pour les petits paysans. Elle l'est d'autant plus que la saison sèche tend à s'allonger et que les criquets menacent régulièrement la région. Dès lors, la soudure - le temps d'attente lorsque les greniers sont vides avant la prochaine récolte - s'allonge également. Pour s'en sortir, les familles s'endettent. Et comme la difficulté de subvenir à ses besoins devient chronique, on finit par rembourser une dette par une autre.

3 • Citations du message radio de Noël 1952 de Pie XII et de la *Constitution Gaudium et Spes* (n° 64), tirées de **Jean-Yves Calvez**, *L'économie, l'homme, la société, l'enseignement social de l'Eglise*, Desclée de Brouwer, Paris 1989, p. 76 et ss.

Le partenaire d'Action de Carême, Bamtaare, mobilise les ressources des villages pour mettre fin à cet engrenage. Elle a mis sur pied une caisse d'épargne. Une fois par mois, chaque famille verse une contribution à la caisse en fonction de ses capacités. Une personne effectue des achats pour l'ensemble du village. Des greniers communautaires ont été bâtis et des champs ont été mis en commun. Ces divers instruments permettent aux familles d'échapper aux usuriers.

En parallèle, l'association a remis en valeur les fumures naturelles et la culture du niébé, une légumineuse locale peu gourmande en eau et riche en protéines. Et des démarches collectives sont entreprises auprès des autorités locales pour que l'Etat assure une politique agraire qui freine l'endettement des paysans.

En Suisse, il est possible de soutenir de telles démarches. En répondant aux appels de fonds des œuvres d'entraide comme Action de Carême et Pain pour le prochain naturellement, mais également en poussant notre pays à réaliser les engagements qu'il a pris en faveur des Objectifs du Millénaire pour le développement. Ceux-ci, approuvés par les Nations Unies en 2000, prévoient de réduire de moitié d'ici 2015 le nombre de personnes qui souffrent de la faim. Or, pour les atteindre, il faut davantage d'aide au développement. C'est pourquoi les œuvres d'entraide, avec plus de soixante autres organisations, invitent à signer et à faire signer la pétition 0,7 % qui demande au Conseil fédéral et au Parlement nouvellement élu d'augmenter sensiblement le budget de la coopération au développement.⁴

Telles sont quelques pistes qu'Action de Carême et Pain pour le prochain mettent en œuvre pour concrétiser le droit à l'alimentation. Il en existe d'autres et surtout, il reste l'essentiel. Quand nous prions « Notre Père, donne-nous notre pain quotidien », nous sommes engagés à faire que notre prière ne soit pas seulement pieuse. Non seulement vis-à-vis de nos proches, mais de toutes celles et de tous ceux dont nous nous faisons les prochains.

J.-Cl. H.

Points forts de la campagne

- Du 5 au 19 février, Thierno Ba, de l'organisation Bamtaare, témoigne de son travail au Sénégal, dans diverses régions de Suisse romande.
- Le 1^{er} mars, vente de 150 000 roses certifiées Max Havelaar, en faveur de projets soutenus par Action de Carême et Pain pour le prochain.
- En collaboration avec l'Association suisse des patrons boulangers-pâtisseries, diverses boulangeries mettent en vente un « pain du partage » durant le temps de carême. Pour chaque pain vendu, un franc revient à des projets dans les pays du Sud soutenus par les œuvres d'entraide.
- Des jeûneurs en carême accompagnent la campagne jusqu'au dimanche des Rameaux. Purification du corps et de l'esprit : les groupes qui font cette démarche allient spiritualité, jeûne et solidarité.
- Des signatures pour la pétition 0,7 % - *Ensemble contre la pauvreté* seront récoltées durant toute la campagne.

Informations détaillées sur :
www.campagneoecumenique.ch

4 • Voir Michel Egger, « La Suisse doit s'engager plus. Objectifs du Millénaire », in *choisir* n° 570, juin 2007, pp. 17-20. (n.d.l.r.)

La justice fiscale en trois questions

●●● **Etienne Perrot s.j.**, Genève
*Economiste, professeur au Centre Sèvres
 et à l'Institut catholique (Paris)*

Les questions de fiscalité agitent périodiquement la Suisse avec, en toile de fonds, deux thèmes principaux : la justice fiscale tout d'abord, les problèmes budgétaires et de croissance économique ensuite. Le débat a été fortement relancé en fin 2007 avec la « flat rate tax ». Il se poursuit avec les votations du 24 février lors desquelles le peuple se prononcera sur la réforme de l'imposition des entreprises. Mais est-il réellement possible de définir la justice fiscale ?

Le 16 décembre passé, les citoyens d'Obwald ont accepté l'introduction d'un système fiscal où tous les contribuables sont soumis au même taux d'imposition, après une déduction pour chacun de 10000 francs de son revenu annuel. C'est la *flat rate tax*. Le canton d'Uri se propose de suivre cette voie en 2009, avec un taux d'impôt unique de 7,75 % et une déduction pour tous les contribuables de 14500 francs de leur revenu annuel. Déjà douze Etats d'Europe de l'Est ont adopté l'impôt à taux unique. Ce système dérange, car il paraît moins « juste » que l'impôt progressif auquel nous sommes habitués. L'est-il réellement ? Avant de se prononcer, il faut définir le concept de justice fiscale. La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû. La justice fiscale consiste, non pas à « rendre », mais à « prendre » par l'impôt ce qui est dû à la collectivité. Pour la réaliser, trois conditions sont nécessaires à mes yeux : supprimer toutes les exemptions fiscales, ramener l'ensemble des avoirs du contribuable sur une assiette unique, et instaurer une égalité de prélèvement. Cela implique qu'il faut résoudre trois questions : sous quelle forme contribuer aux charges de la collectivité ? sur quoi prélever ? combien prélever ?

Quelle forme ?

L'impôt se paie en argent. Semble bien dépassé le temps des corvées en travail, des livraisons en blé, en poules et en navets ! Pourtant une forme d'impôt en nature reste courante un peu partout, sous les traits d'exemptions fiscales : pour qui donne à des œuvres humanitaires, religieuses ou culturelles ; pour qui fait des travaux d'isolation dans sa maison pour économiser le chauffage ; dépense énergie et soucis pour éduquer ses enfants ; place une partie de son patrimoine dans des *Plans d'épargne en actions* pour booster le marché boursier européen ; range ses économies dans une catégorie financière *ad hoc* pour préparer sa retraite ; etc. Tous ces « efforts » personnels sont reconnus fiscalement et se traduisent par une diminution de l'impôt.

Or toutes ces contributions sont de natures différentes (économiques, culturelles, esthétiques, sociales). Leur poids réel pour chacun doit tout à des conjonctures changeantes qui ne peuvent produire l'égalité de contribution qu'implique l'idée de justice fiscale. Les pédants affirment, en effet, que la justice fiscale est obtenue lorsque deux citoyens, placés dans la même situation, apportent la même contribution aux charges publiques. Or, face à une contribution en nature, les situations ne sont jamais comparables.

Pour gommer cette injustice, il est nécessaire de supprimer toutes les exemptions fiscales. Certes, ça enlèverait au gouvernement l'un de ses outils de politique économique et sociale, mais la contrepartie serait très avantageuse pour la collectivité : transparence fiscale, regain de civisme, et - petite cerise économique sur le gâteau - rendement accru du prélèvement au profit de la collectivité.

Sur quoi ?

Hélas, même sans exemption, le système fiscal n'assure pas automatiquement l'égalité des contributions, car l'impôt est assis sur diverses réalités qui dépendent des choix personnels et des circonstances particulières à chacun. Il est injuste de faire payer différemment celui qui trouve sa jouissance dans la bonne chair, celui qui la trouve dans son livret d'épargne, celui qui a gagné sa fortune par son travail, celui qui l'a trouvée dans son berceau ou dans le hasard d'une loterie. Patrimoine, revenu, transaction commerciale (dit impôt sur la consommation), dépense, telles sont les quatre assises (d'où le mot « assiette ») de l'impôt. La justice veut que ces diverses assiettes soient taxées de la même manière. On en est loin !

Il est injuste, par exemple, d'exempter de l'impôt sur la fortune les tableaux de maître et les parts de propriété d'entreprise. Injuste de prélever différemment

les revenus du travail selon qu'il est salarié ou non. Injuste encore le prélèvement différent en fonction de la religion (dans les anciens pays musulmans) ou de la nationalité.

Pour éviter ces injustices, il faut transporter sur une assiette unique toutes les sortes d'impôts. Il serait donc juste de prélever de la même façon sur le revenu que sur le patrimoine ; juste également de contribuer en fonction non pas de sa consommation, mais de ses dépenses mesurées à la différence entre ses revenus (y compris ceux qui sont calculés sur la base du patrimoine) augmentés de ses emprunts et diminués de ses remboursements d'emprunt ; ça éviterait l'injustice de la TVA, qui pèse proportionnellement davantage sur ceux qui consomment une plus grande partie de leur revenu, c'est-à-dire les plus pauvres.

Ici encore, la simplification du système engendrerait à la fois le rendement - au profit de la collectivité - et la justice, sans parler des avantages annexes : acceptation de l'impôt par le contribuable et plus grand respect manifesté envers les fonctionnaires du fisc enfin déchargés d'un travail sordide.

Combien ?

La justice fiscale implique encore l'égalité de prélèvement. Généralement, l'idée de capitation, qui désigne un prélèvement identique sur chaque tête, est écartée d'un revers de main. Elle apparaît injuste au vu des grandes différences entre les capacités contributives de chacun.¹ Pourtant, elle demeure bien vivace à travers les dépenses obligatoires imposées à chacun : taxe pour l'obtention de certains papiers administratifs, assurances obligatoires qui ne tiennent pas compte des avoirs de chacun.

1 • Elle a eu son heure de gloire en France au Moyen Âge : les nobles versaient « l'impôt du sang » quand ils allaient se faire tuer à la guerre, c'est pourquoi ils ne payaient pas d'autres impôts. Leurs arrières-petits-neveux ne payaient pas davantage d'impôt, sans pour autant verser l'impôt du sang. La Révolution française a supprimé cette injustice, avec son corollaire : la conscription obligatoire ou « levée en masse ».

Ma grand-mère disait que l'égalité - et la justice fiscale aspire à l'égalité - consiste à partager inégalement les choses inégales. D'où l'idée de proportionnalité : la justice fiscale consisterait à prélever, non pas le même montant, mais la même proportion de tous les avoirs de chacun. Ce qui nous ramène à la *flat rate tax* adoptée à Obwald.

En réalité, cette taxe unique ne serait proportionnelle que si elle s'appliquait à l'intégralité du revenu, sans franchise ni exemption d'aucune sorte : pour un taux de 20 %, je paie vingt francs si mes revenus annuels sont de 100 francs, et cinquante mille francs si mes revenus s'élèvent à 250 000 francs. Or, comme dans tous les pays qui l'ont adoptée, la taxe unique s'applique une fois le revenu amputé d'une franchise. Elle devient ainsi progressive.

Prenons la franchise de 10 000 francs instaurée dans le canton d'Obwald. Si mes revenus s'élèvent à 10 000 francs, je ne paie rien. S'ils sont de 20 000 francs, mon revenu imposable ne sera que de 10 000 francs et mon impôt de 2 000 francs (20 % de 10 000). Si mes revenus doublent, mon impôt lui triplera. Le système n'est donc pas proportionnel, mais bien progressif.

Revenu	Franchise (revenu moins franchise)	Imposable	Impôt de 20 %
10'000	10'000	0	0
20'000	10'000	10'000	2'000
40'000	10'000	30'000	6'000
80'000	10'000	70'000	14'000

Ce qui chagrine toutefois les opposants à cette forme d'impôt simplifié, c'est que la progressivité décroît au fur et à mesure que les revenus augmentent. La chose est nette dans le tableau ci-contre : à

chaque fois que le revenu double, l'impôt fait davantage que doubler, mais ce « davantage » est constamment plus faible.

Justice et efficacité

Mais la progressivité est-elle plus juste que la proportionnalité ? A voir la rapacité de certains riches contribuables, la dernière tranche de revenu semble aussi sensible que la première... Et l'effet pervers de la progressivité par tranche est bien connu : il incite le contribuable à tout faire pour ne pas franchir par le haut le seuil de la tranche où il est le plus imposé ; du coup, il restreint ses ambitions et ses efforts, il caresse du regard l'évasion fiscale, au détriment de la collectivité. Demeure donc entier le problème difficile du compromis instable entre sentiment subjectif d'inégalité et efficacité.

Finalement, le problème du taux est secondaire par comparaison aux conditions précédentes de la justice fiscale touchant la forme du prélèvement et l'assiette de l'impôt. La justice fiscale attend encore l'élu politique qui aura le courage de supprimer toutes les exemptions fiscales, pour taxer de la même façon tous les avoirs - revenu ou patrimoine. Il lui restera à trouver un taux qui ne soit pas dissuasif.

E. P.

Face à l'UDC

Christophe Büchi, dans son analyse des succès de l'UDC, s'élève contre la notion de « front républicain » ou de « cordon sanitaire » (choisir n° 576, décembre 2007, p. 20) dont je me suis fait l'avocat par ailleurs. Je me permets donc de préciser ce concept, qui a somme toute inspiré la décision de l'Assemblée fédérale d'évincer Christoph Blocher.

L'objectif de ce concept est d'empêcher l'accession au pouvoir exécutif de personnes qui remettent fondamentalement en cause des principes essentiels, contenus aussi bien dans la Constitution suisse que dans les accords internationaux en matière de droits de l'homme. On peut à la fois accepter que certaines thèses, mêmes odieuses ou ridicules, soient défendues dans les assemblées législatives, parce qu'elles expriment ce que pense une fraction de la population, et cependant refuser absolument que ces thèses inspirent des décisions du gouvernement. Le cordon sanitaire vise donc la composition de l'exécutif, pas le législatif.

Tenir compte du malaise exprimé par les citoyens qui votent UDC est une toute autre affaire, qui n'a rien à voir avec un cordon sanitaire. Comme le souhaite M. Büchi, on peut et on doit réfléchir à la défense de certaines valeurs, si ce sont vraiment des valeurs, par exemple, la modération dans l'utilisation de l'argent des contribuables, le maintien de l'Etat dans certaines limites, le refus de législation permissive en matière de drogue, la répression des délits.

En revanche, on n'a pas à prendre en compte les obsessions de citoyens, même nombreux, tentés par le racisme, l'intolérance, le refus de l'Etat de droit, l'égoïsme nationaliste. Il y a une ligne rouge qu'il faut se refuser à franchir, non seulement comme citoyen mais surtout comme chrétien engagé en politique. On n'a pas à flatter de mauvaises pensées au risque de les accréditer et de leur conférer une justification.

Telle est la position à partir de laquelle j'ai refusé d'élire Christoph Blocher, tout comme la majorité démocratiquement élue de l'Assemblée fédérale. Les institutions helvétiques ont fonctionné correctement. Elles comportent implicitement un principe de front républicain qui consiste à refuser le pouvoir personnel de qui que ce soit.

Jacques Neiryck
Député au Conseil national
Ecublens

Du Saint-Sépulcre au Garden Tomb

A Jérusalem, il y a deux lieux où l'on commémore la mort et la résurrection du Christ. La grande église de l'Anastasis, communément appelée Saint-Sépulcre, a été édifiée sur le lieu historique du Golgotha. Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, a identifié ce lieu au IV^e siècle, se basant sur des vestiges anciens. En effet, on peut penser que la toute première génération de chrétiens respectait les lieux marqués par le passage de Jésus. Ils n'avaient pas les moyens de construire des églises, mais ils y ont laissé des inscriptions, des gravures, des graffitis. En l'an 70, les Romains ont tout détruit. Au début du II^e siècle, l'empereur Hadrien a fait de Jérusalem une ville romaine. A l'emplacement du Calvaire, a été aménagé le Forum avec les temples de Vénus et de Cupidon. Lorsque, sous Constantin, l'Empire romain a passé au christianisme, il ne fut donc pas trop difficile à sainte Hélène de localiser les lieux saints. Elle a entrepris des fouilles sous les temples païens, souvent édifiés sur l'emplacement d'un culte antérieur. C'est ainsi qu'elle a redécouvert le Golgotha et la tombe où Jésus a reposé trois jours, avant d'en ressortir vivant, ressuscité.

Par une histoire mouvementée, la ville s'est agrandie, des maisons se sont construites sur des terrains autrefois situés hors des murs. Au XVI^e siècle, lorsque Suliman le Magnifique entreprit de construire de nouvelles murailles autour de

la ville de Jérusalem, celle-ci s'était déjà développée vers le nord. Ce qui, à l'époque du Christ, était une carrière aménagée pour l'exécution des condamnés à mort, était devenu un quartier de la ville blotti autour d'une immense basilique romane, édifiée par les croisés sur les restes de constructions constantiniennes et de chapelles byzantines, abritant les lieux les plus saints du christianisme. Depuis lors, les chrétiens de presque toutes les confessions affluent vers ce haut lieu pour y vénérer l'endroit où fut plantée la croix et le tombeau d'où Jésus est sorti vainqueur de la mort.

Mais bien souvent, des pèlerins sont déçus. « Ce n'est pas du tout ce que je m'imaginai en lisant les textes de l'Évangile. » Voilà pourquoi des communautés « évangéliques » ont essayé de reconstituer l'ambiance du Calvaire selon les descriptions des textes sacrés. Ils ont découvert, hors des murs actuels de Jérusalem, un vieux tombeau, datant probablement du I^{er} siècle. Ce tombeau est situé dans un jardin, sur un rocher dans lequel on peut, avec un peu d'imagination, voir l'image d'un « crâne ». Autant de détails correspondant aux textes de l'Évangile. C'est là, dans ce Garden Tomb, qu'ils viennent célébrer la mort et la résurrection du Christ. « On y prie bien mieux qu'au Saint-Sépulcre », confessent certains pèlerins.

Nous sommes là en présence de deux spiritualités. Notre mentalité rationaliste court le danger de rechercher la matérialité des choses. On veut retrouver le lieu exact où les événements de la Bible se sont passés. Une autre spiritualité consiste à vouloir retrouver l'esprit. On sait bien que ce n'est pas là que ça s'est passé, mais on y crée les conditions favorables pour que le texte biblique soit « parlant ».

Il me semble que dans le dialogue œcuménique, il ne faut jamais oublier cette double spiritualité. Nous, catholiques romains, sommes tentés de trop « matérialiser » les choses. Par exemple en ce qui concerne la « succession apostolique » et l'eucharistie : pour que l'eucharistie soit valide, il faut que le prêtre qui prononce les paroles consécatoires soit validement

ordonné par un évêque à partir duquel je peux remonter jusqu'à l'un des Apôtres à qui Jésus a donné cet ordre : « Faites cela en mémoire de moi. » Si, à un certain moment, la chaîne a été rompue, le « pouvoir » n'a plus passé. Donc, plus de « vrai » ministère, plus de « vraie » eucharistie, plus de « vraie » Eglise !

La spiritualité de nos frères réformés n'est pas obnubilée par la matérialité de cette succession apostolique ; elle est davantage ouverte à « l'esprit » de l'Évangile. On cherche à recréer un milieu favorable à l'action de l'Esprit saint. On désire retrouver la pureté originelle des actes et de l'enseignement du Christ. Quitte à faire un grand saut par-dessus les siècles.

Qui a raison ? Au retour de mon récent pèlerinage en Terre sainte, quelqu'un m'a prêté un livre relatant la conversion d'un homme en prison qui, grâce à l'ouverture de cœur et le témoignage de « vrais » croyants, a rencontré le Christ et reçu le don de la foi. Ces témoins étaient des membres d'une communauté évangélique, charismatique. Ils n'avaient pas de « succession apostolique » mais étaient animés de l'Esprit du Christ.

Alors, qui a raison ? Dans l'Évangile de Luc (9,49) les disciples se plaignent à Jésus : « Nous avons vu quelqu'un expulser des démons en ton nom, et nous voulions l'empêcher, parce qu'il ne te suit pas avec nous. » Mais Jésus leur dit : « Ne l'en empêchez pas ; car qui n'est pas contre vous est pour vous. » Il ne s'agit donc pas d'avoir raison l'un contre l'autre !

Et si tous les deux avaient raison ?

Abbé Xavier Lingg
Prêtre, Genève

Amours mortelles

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (France)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

cinéma

Pour rendre compte de l'imagination débordante, onirique, déroutante dont témoignent les auteurs d'Amérique latine, on fait souvent appel à la notion, un peu floue, de « réalisme magique », approchant ce surréalisme de la vie quotidienne, qui rencontre d'ailleurs souvent l'expérience de ceux qui vivent dans ces régions surprenantes par ses paysages et par ses caractères.

La référence classique est l'œuvre de Gabriel García Márquez, et surtout ses *Cent ans de solitude*. Au cinéma, les films venus d'Argentine, ceux d'Eliseo Subiela ou, plus récemment, d'Otheguy, avec *La Leon*, en sont des exemples. On peut certainement en dire autant de *Madrigal*, réalisé par le Cubain Fernando Pérez, dont on avait remarqué *Madagascar* en 1995.

Dès l'abord, la dédicace intrigue : « A René Clair (pour la fin). » Il s'agit en fait d'une allusion aux *Grandes manœuvres*, œuvre que le cinéaste français avait tournée en 1955.

Le film racontait l'histoire d'un jeune officier, joué par le charismatique Gérard Philipe, qui, dans une ville de garnison du début du XX^e siècle, pariait de séduire une femme vertueuse, incarnée par la non moins mythique Michèle Morgan. Elle tombait dans le piège mais la « manœuvre » lui était révélée. Le jeune lieutenant, plein de remords et d'amour, lui demandait pardon. Partant pour des manœuvres, militaires cette fois, et devant passer à cheval sous la fenêtre de la dame, il avait demandé qu'elle

soit ouverte pour signifier qu'il était absous. Il passait et la fenêtre était fermée.

Or René Clair avait imaginé une autre fin, refusée par les producteurs qui la trouvèrent sans doute trop subtile ou trop cynique : la fenêtre était bien ouverte, mais c'était par hasard - par accident pourrait-on dire - car la jeune femme s'était suicidée au gaz et on avait ouvert la fenêtre pour aérer.

L'amour trahi

Pérez a décidé de reprendre cette fin tragique dans le cadre tout à fait différent de La Havane contemporaine, celle des frères Castro. Javier, auquel Carlos Enrique Almirante prête son visage lumineux, est acteur dans une production théâtrale un rien délirante, voire sulfureuse, puisque toute la troupe est déguisée en Sœurs de charité. Le premier soir, il n'y a qu'une spectatrice, une fille timide et complexée par son poids et sa maladresse. Sa force de séduction consiste en un atout qui n'est pas mince dans la capitale cubaine où abondent ceux qui se serrent dans de tout petits logements : elle possède un vaste et bel appartement qu'il est bien agréable de partager.

Javier va séduire cette Luisa par sa gentillesse autant que par son charme qui ne sont pas simulés, mais se trouve finalement lui-même pris au piège d'un amour véritable, né non d'une quelconque pitié,

**Madrigal de
Fernando Pérez**

**Lumière
silencieuse
de Carlos
Reygadas**

« Madrigal »

mais de la beauté spirituelle qui s'exprime dans les yeux magnifiques d'une femme au corps disgracieux. Le physique ingrat de la jeune fille laisse transparaître son âme transfigurée par l'amour reçu et donné.

Dès lors, trois femmes se disputent le bel acteur. Tout d'abord Eva, celle qui avait voulu se moquer de la fille moche mais finit par conseiller à Javier de préférer l'amour vrai à la beauté physique. Ensuite Elvira, la cousine de Javier. Celui-ci vit un peu à ses crochets et a gentiment refusé ses offres galantes. Furieuse d'être rejetée, c'est elle qui révèle le jeu à Luisa. Enfin cette dernière, dont l'innocence ne peut supporter d'avoir été trompée, et qui se suicide au gaz. Quand on la trouvera inanimée, on ouvrira la fameuse fenêtre qu'elle tenait symboliquement fermée et Javier pourra croire un moment à son pardon.

Le film pourrait s'arrêter là, mais il rebondit de manière fort curieuse en une démonstration théorique, se donnant comme adaptation d'un roman rédigé par Javier lui-même. Cela se passe en 2020 et l'amour physique est devenu gratuit et obligatoire ! L'érotisme totali-

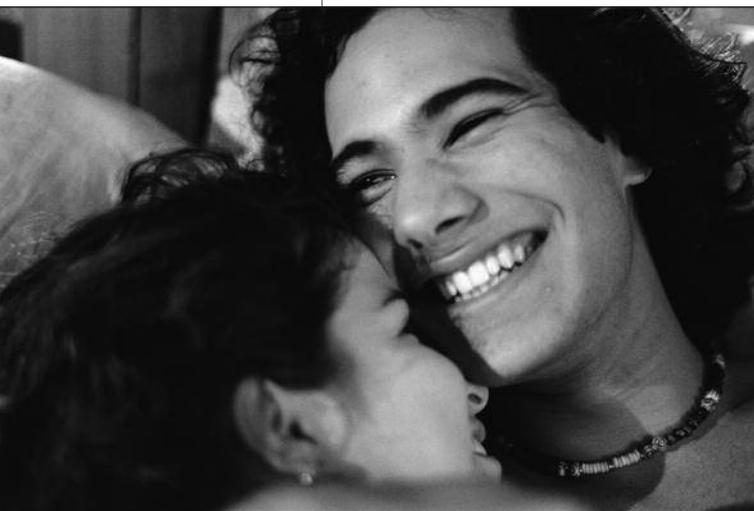
taire oblige à cacher ses sentiments et à émigrer pour pouvoir aimer en vérité. On comprend, certes, qu'il s'agit d'une illustration du message qui a précédé : l'amour physique est dérisoire sans le lien des âmes. Mais cet appendice, qui se situe évidemment du côté du magique et du fantasme, se révèle tout bonnement un défaut de construction cinématographique, d'un film dont la première partie, jugée peut-être trop ingénue, séduit au contraire par le déploiement réciproque d'un amour vrai et malheureux.

Un drame biblique

Lumière silencieuse de Carlos Reygadas se situe au Mexique, mais on a un peu de peine à le croire car on n'y entend pas parler l'espagnol mais le *plautdietsch*, un dialecte proche de l'ancien néerlandais, utilisé par les Mennonites. Cette branche d'anabaptistes, issue de Menno Simons († 1561), se trouve représentée au nord du Mexique par une dizaine de milliers de fidèles, vivant en communautés agricoles.

Il y a une quinzaine d'années, le cinéma américain s'était intéressé à la vie des Amish, en particulier avec *Witness* de Peter Weir (1985). Il jouait alors sur les relations, sur le mode brutal et douloureux, entre cette secte autarcique, attachée à ses coutumes d'avant la Révolution industrielle, et le reste de la société. Ici, tout se passe à l'intérieur du microcosme mennonite.

L'intrigue est concentrée sur Johan, un fermier marié à Esther qui lui a donné de nombreux enfants. Mais, à cinquante ans, il s'est pris de passion charnelle pour Marianne, qui vit seule. Il n'a pas caché cette relation adultère à son épouse, qui semble l'accepter avec résignation, jusqu'au moment où elle se révolte. Au cours d'un voyage en voiture (puisque ces



Mennonites ne semblent nullement refuser la modernisation de la vie quotidienne), alors que la pluie tombe en rafales et qu'elle a voulu en quelque sorte s'enfuir, Esther meurt d'une attaque cardiaque. Dans une scène, clairement inspirée d'*Ordet* de Dreyer (1955), elle reviendra à la vie et à l'amour de son mari.

Le climat biblique est palpable, sinon explicite. Dans l'Ancien Testament, bien des personnages sont déchirés entre deux femmes. C'est le cas d'Abraham et de Jacob. On est ici proche des amours de David et de Bethsabée, avec l'attrait des sens qui est plus fort que la culpabilité mais entraîne la mort de l'innocent. Le rôle du prophète Nathan, en plus humain, est tenu par le père de Johan, qui est aussi pasteur. La résurrection, quant à elle, apparaît comme une métaphore du pardon divin et humain.

Reygadas a opté pour un cinéma qui, sans doute, se veut contemplatif mais devient parfois fastidieux : longs plans séquences, travellings avant très lents, finissant par tenir du procédé, interminables silences, même si la prière muette en famille a quelque chose de touchant. Les (trop) beaux lever et coucher de soleil, qui rétrospectivement ouvre et termine le film, apparaissent comme bien solennels.

On ne trouve guère ici la sauvagerie païenne que le cinéaste mexicain avait déployée dans *Japón* (2003) ou la violence osée de *Bataille dans le ciel* (2005), ses précédentes œuvres. Et pourtant, il y a des moments de grâce qui combinent simplicité et étrangeté. Pensons au bain de toute la famille dans le grand bassin de plein air. Les ablutions, les jeux des garçons et des filles qui chaste-ment gardent leurs robes, la paix qui se dégage de l'épisode, tout évoque le baptême dont on sait qu'il est un des

enjeux théologiques de ces mouvements protestants.

A l'inverse, lorsque Johan, après avoir avoué son dilemme amoureux à un de ses amis, entendant une chanson à la radio, est repris par l'excitation des sens, il fait faire à son camion une sorte de rodéo endiablé. Il y a aussi l'étonnante veillée mortuaire ponctuée du chant des anciens cantiques, âpre et rude, mais inséré familièrement dans la distribution des tasses de café.

Authenticité

La réalisation du film est elle-même une énigme puisque les acteurs appartiennent à la communauté qui est ainsi décrite, mais sont engagés dans des scènes assez éloignées de ce qu'on peut imaginer de leur morale. Les corps sont lourds ou au contraire maigres et inélegants ; les visages ingrats. On est à l'opposé de *Madrigal* où la beauté physique joue un rôle considérable.

Mais il se dégage malgré tout de *Lumières silencieuses*, par la profondeur mystérieuse des paysages à force de monotonie, comme par l'isolement, rendu presque tactile, d'une communauté repliée sur elle-même, une sorte d'authenticité dépaysante, parlant d'une façon inédite - ce qui n'est pas rien - d'amour, de péché, de vie et de mort.

G.-Th. B.

Lumineux sillage

Les Provinciales au théâtre

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Les Provinciales, d'après Blaise Pascal

Mise en scène de
Bruno Bayen,
Théâtre national de
Chaillot, Paris,
du 10 janvier au
9 février

La scène du théâtre de Vidy, où se jouait en décembre dernier, pour la première fois, *Les Provinciales*, est baignée des ombres et lumières des chandeliers posés à terre et de trois projecteurs fixes. Il y a là une bibliothèque, un mobile fait de grandes feuilles blanches suspendues dans l'air, une jeune servante qui tricote en donnant son avis vif et frais sur l'actualité, un enfant virevoltant et l'imprimeur Sylvestre tout de blanc vêtu, comme ses pages.

On est à Paris, en hiver 1656, dans un sous-sol où règne une atmosphère à la fois secrète, effervescente et séditieuse. L'imprimerie diffuse des feuillettes clandestins qui seront bientôt distribués dans tout le Royaume de France. Avec ces pamphlets, paraissant l'un après l'autre, on est en plein cœur d'une « dispute théologique », mais aussi d'un débat de société. Et cette société-là, ce sont les lettrés, nobles, clercs, riches bourgeois. Il faut poser quelques jalons pour entrer dans ce théâtre. L'Eglise catholique, attaquée par la Réforme calviniste, l'est aussi par des « ultras » de l'intérieur : les jansénistes. On doit s'imaginer une époque où la question de la grâce et de la prédestination divise les esprits, dans une société royaliste de droit divin. Le jansénisme, dont le noyau est l'Abbaye de Port-Royal-des-Champs dirigée par une femme, et auquel nombre d'intellectuels du temps et de familiers de la Cour

adhèrent, naît du théologien Jansénius, dont Rome et les jésuites combattirent les thèses.

Lorsque la pièce commence, les positions jansénistes sur la grâce, de leur chef de file Antoine Arnauld, viennent d'être censurées, ce qui fait grand bruit. Une centaine de docteurs en rectitude des textes des Pères de l'Eglise siégeaient alors en Sorbonne, toute à la théologie. Blaise Pascal, très proche de Port-Royal, prend alors la défense d'Arnauld dans une première *Lettre d'un Provincial à un de ses amis*.

En face des jansénistes et leur morale sans compromis, les jésuites et la « casuistique ». Un système d'accommodements dont Pascal fera progressivement la satire, dans des pamphlets ironiques, mêlant l'indignation et le rire, et qui agiteront la France et l'Europe cultivée.

Un jeune homme drapé dans une grande cape bleue fait son apparition sur scène. Est-ce Pascal lui-même, qui avait la trentaine à l'époque, ou l'« auteur anonyme », tel qu'on se le représentait, dont on ne saura que quelques années plus tard qu'il s'agissait de Blaise Pascal ?

Sur le plateau de Vidy, l'imprimeur sort des presses la 1^{re} *Lettre*, puis la 2^e, la 3^e... Jusqu'en 1657, il paraîtra ainsi 18 lettres clandestines. Aux yeux de certains jésuites, aujourd'hui encore, la charge des textes n'a pas fini de peindre la Compagnie de Jésus sous un jour néfaste. Pour sa part, Philippe Luez, cher-

cheur au CNRS et directeur du musée de Port-Royal-des-Champs, reconnaît que *Les Provinciales* « ont pu être utilisées au long du XIX^e siècle comme arme de combat contre les jésuites et le pouvoir pontifical ».

« Il n'est pas permis de tuer pour une chose de petite valeur ». Ou « il est permis d'user de termes ambigus dans un autre sens que l'on entend soi-même... » Et encore : « Les jésuites peuvent-ils tuer les jansénistes ? Non car ils ne nuisent pas à leur réputation. » Le public s'amuse beaucoup de ces répliques, empruntées à Pascal, ridiculisant les jésuites. Mais de par la dramaturgie, le personnage du Père jésuite, qui tient le premier rôle, exerce au contraire une immense fascination par son aura machiavélique.

Cela n'empêche pas des spectateurs de quitter le navire en cours de route, désarçonnés. Ils n'ont pas été sensibles, au-delà de la compréhension d'un texte exigeant, à la beauté de la langue, dite remarquablement par les comédiens, ni aux joutes ironiques et drôles. Comme à la précision du geste, à la richesse et la rigueur des costumes, leur allusion à la condition de chacun, sur le plateau et dans le siècle. Ainsi le jésuite apparaît dans une scène en tunique rouge de mandarin chinois, qui indique à la fois la connaissance, et fait rêver aux vaisseaux qui vont sillonner les mers, chargés de prosélytisme.

Plaisir de la rhétorique

La pièce est loin de narrer seulement une querelle de mots et d'éthique sur des questions lointaines. Les textes sont d'abord un plaisir de rhétorique, un bijou de pur style classique, dans lequel Chateaubriand verra le creuset de la langue de Racine et de Bossuet.

Quant à leur portée aujourd'hui : par exemple, quelle pire casuistique que la « raison d'Etat » qui permet à nos démocraties de bafouer le droit ? Y-a-t-il des guerres « justes », « nécessaires » ? Mais pourquoi devrait-on toujours trouver une signification actuelle à des propos ancrés dans une époque ? Devant un tableau de Georges La Tour, se demande-t-on ce qu'il signifie « aujourd'hui » ?

Pascal prenait des risques pour défendre par la plume (et on l'entend crisser sur le papier) le théologien janséniste Antoine Arnauld. *Les Provinciales* seront condamnées par Rome en 1658. Faut-il aujourd'hui encore se battre pour des idées ? Voilà peut-être le lien à faire avec ces *Provinciales*, éclairées par le théâtre.

Epilogue : l'imprimeur Sylvestre annonce à Marthe que « les solitaires du Port-Royal ont été dispersés » et se désole

« *Les Provinciales* »



**Louis Soutter,
délirium psychédélique,
de Henri-Charles Tauxe**

Théâtre populaire
romand, La Chaux-
de-Fonds,
16 février

que « les ennemis de la vérité triomphent ». La marquise, revêtue d'une simple bure, conte au public l'histoire de la fillette de 11 ans pensionnaire à l'Abbaye, « guérie par la sainte Epine » d'une tumeur à l'œil. Le texte est de Racine, autre proche de Port-Royal...

Une initiative théâtrale d'une grande beauté, un lumineux voyage de l'esprit, en pleine époque baroque. Sur la fin de Port-Royal-des-Champs, il faut signaler aussi le film *Fragments sur la grâce*, de Vincent Dieutre, tout empreint de recueillement, sorti en 2006.

Où fuit la vie : l'art

« L'art commence où fuit la vie. » Voilà ce qu'écrivait Louis Soutter, le peintre qui finit interné à l'asile de Ballaigues, au pied du Jura, par sa famille lasse de ses frasques, de ses prodigalités, de ses dettes, de son instabilité, de sa vie de bohème. Sur la scène de Kléber Méleau, arpentant l'espace clos de sa cellule, le comédien Miguel Québatte devient Louis Soutter, en camisole (n'est-il pas étiqueté fou ?), en complet-veston de dandy des années '20, entre soliloques et peintures, qu'il accroche une à une aux murs, durant ce court spectacle, poignant comme le destin de Soutter.

Le texte, inspiré par Henri-Charles Tauxe, dramaturge et féru de psychanalyse, par la vie tragique de Soutter, par ses notes laissées çà et là et souvent au dos de ses tableaux, est totalement habité par le comédien. Qui restitue toute l'humanité et la vulnérabilité de Soutter, dont les cris intérieurs ont muté dans ses œuvres. On en saisit la force grâce à des reproductions signées Miguel Québatte et Machteld Vis.

Parfois chez Soutter, la vie s'arrête parce que le bouillonnement intérieur déborde. Comme quand il était violoniste (il fut l'élève d'un grand maître en Belgique) au sein de l'Orchestre de la Suisse romande et qu'il s'arrêtait tout simplement de jouer... pour écouter. Ce qui sonna le glas de sa carrière de concertiste. Mais il aimait se produire dans les cafés, à Morges ou sur la Côte, pour quelques sous, ou jouer dans les cinémas pour accompagner un film muet.

C'était avant l'internement, à 51 ans, à Ballaigues, où il passa ses années de maturité et où il mourut 20 ans après, sans aucun motif valable pour son incarcération. Dans une immense solitude morale, arrachant au rebut le papier qu'il utilisait pour peindre.

La voix un peu rauque de Miguel Québatte s'identifie à Soutter : « Oui, c'est moi, je devrais plutôt dire "non moi". Je suis interné à l'asile de Ballaigues car je suis à jamais fou. Ils sont merveilleux ces psychiatres, c'est tellement simple avec eux, tu te demandes pendant des siècles qui tu es, tu te cherches, tu souffres, tu angoisses, et voici tout à coup la réponse : fou ! »

A la fin de sa vie, Soutter aura définitivement quitté le monde matériel, refusant même tout argent pour ses toiles. Et suivant son ascèse. Dans la dizaine de mètres carrés de sa chambre, telle qu'elle figure sur la scène, comme une boîte où l'on regarde un homme consumer sa vie.

Aujourd'hui, la peinture sauvage de Soutter, sortie du ghetto des « fous », est dans les grands musées et son génie internationalement reconnu, comme celui d'Artaud, de Nietzsche, de Van Gogh, un peu fêlés eux aussi. Mais son Christ crucifié n'est pas celui de Pascal...

V. B.

Gogol

L'écrivain qui voyait le diable

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Le diable est partout chez Gogol, il est à toutes les pages de ses livres, puisqu'il est d'abord le reflet que lui renvoie son miroir. Les Russes, il est vrai, ont un compagnonnage plus intime et presque plus fraternel avec le diable - en qui ils voient comme un démon familier, une sorte d'animal domestique qu'on traite comme son valet de chambre et à la figure duquel on jette soit sa pantoufle soit son encrier (quand on écrit) - que nous autres Latins, déformés par trois siècles de rationalisme. Mais les Russes, du moins ceux du temps de Gogol et de Dostoïevski, n'avaient pas été laminés par le thomisme, le cartésianisme, l'hégélianisme, le marxisme et, pour boucler la boucle, les sciences humaines.

Le diable est donc très présent dans leur littérature ; il a encore ce quelque chose de frais, d'insolent, de gaillard et presque d'innocent qu'on trouve également dans les romans paysans du Suisse Jérémie Gotthelf. C'est un personnage qu'on rencontre dans les campagnes, sur les routes, aux tables d'auberges et qui prend tout à coup la parole au milieu d'un repas. Il fait peur, mais il n'est pas encore devenu l'Antéchrist, la Bête de l'Apocalypse. Il peut très bien entrer dans un roman.

C'est ainsi que Gogol l'a vu et l'a peint, tout en ayant très peur, quoique sans jamais se méprendre une seconde sur son identité, car il avait déjà fait sa connaissance dans son miroir.

Il y a chez Gogol un combat mortel entre l'esprit et la chair. Cette fameuse lutte dont parle si souvent saint Paul, peu d'écrivains l'ont soutenue avec une telle acuité que Gogol, car cette lutte se doublait chez lui d'un combat entre le chrétien et l'artiste. Il fallait que l'un des deux cédât le terrain à l'autre. Il ne pouvait pas être l'un et l'autre à la fois.

Les pièges du diable

Gogol est né en Ukraine en 1809. Il mourra en 1852. Dans sa famille, on trouve des soldats et des popes. Ses parents étaient de petits propriétaires terriens, comme il y en avait tant d'autres en Russie à cette époque, volés par leurs paysans mais vivant sinon dans l'abondance, du moins dans une certaine aisance. Son père avait été au séminaire, sa mère, très pieuse, s'était mariée à quatorze ans. Le petit Nicolas était un enfant fragile, drôle et vif, avec une tête étrange et un long nez pointu comme un bec d'oiseau.

Dans ce temps-là, la Russie sortait à peine du Moyen Age. Les paysans étaient encore des serfs qu'un propriétaire pouvait acheter. On disait : il possède cent mille âmes. Les idées de 89 n'avaient pas encore pénétré le pays.

Petit garçon, les sermons sur l'enfer épouvantaient Gogol. Toute sa vie, il vécut obsédé par la crainte de Dieu, du diable et du jugement dernier. Ce qui

Nicolai Gogol

Les Ames mortes, illustré par Chagall, Le Cherche midi, Paris 2005, 354 p.

Les Nouvelles de Pétersbourg, Actes Sud, Arles 2007, 416 p.

ne l'empêchait pas d'avoir de l'ambition et de vouloir laisser quelque trace de son passage sur la terre. Mais il se croyait plutôt fait pour être fonctionnaire et servait le tsar et la patrie. Les femmes l'épouvantaient autant que le diable.

A dix-huit ans, il fit la connaissance de Pouchkine, qui était alors ce qu'étaient en Angleterre Walter Scott et Byron, et Chateaubriand et Hugo en France. Quand il publia son premier recueil, *Les veillées du hameau de Dikanka*, Pouchkine fut enthousiaste. Du jour au lendemain, Gogol fut célèbre. Mais ce succès ne lui apporta pas la paix de l'âme. Il continuait de regarder les hommes d'un œil sévère. Il les voyait toujours possédés du diable qui rend bête et vulgaire et c'est de lui qu'il voulait les délivrer.

Dès lors l'artiste en lui se double d'un apôtre ou d'un missionnaire. Le diable est pour Gogol le singe de Dieu, il le voit à tout bout de champ, il est perché sur son épaule. Il est même plus vivant pour l'artiste et l'apôtre que ce Dieu dont il est la caricature.

Il écrit alors *Le Manteau* qui annonce à la fois *Bouvard et Pécuchet* (Flaubert) et *La mort d'Ivan Illitch* (Tolstoï). C'est l'histoire d'un petit fonctionnaire qui rêve de s'offrir un pardessus qui, une fois acquis,

s'envole dès le premier soir. Il veut faire du bien aux hommes, les aimer, les élever, mais il ne voit en eux que le mal et la bêtise, et en même temps, il sait bien que c'est le diable justement qui ne lui montre que les vices et les défauts des hommes. Et plus il devient un grand artiste, un observateur aigu de la nature humaine, plus il peint ce qu'il voit et ce que le démon lui montre, plus il a l'impression non pas de servir Dieu et la Vérité mais justement le diable. Comment en sortir ?

Alors il écrit *Le Revizor*, dont Pouchkine lui avait fourni le thème. Les fonctionnaires d'une petite bourgade sont tous des prévaricateurs. Un inspecteur du gouvernement voyage incognito afin de les démasquer. Mais un jour arrive à l'auberge de la ville un voyageur que tout le monde prend pour l'inspecteur. Tous les moyens sont bons, femme, argent, pour le soudoyer. Le voyageur se pique au jeu et entre dans le rôle. Le pot aux roses est découvert quand apparaît le véritable inspecteur. Mais entre temps, l'imposteur a fui. Là encore, Gogol s'est peint dans le personnage de l'imposteur. La pièce connaît un grand succès. Elle est même vue par l'empereur qui s'en divertit et dit : « Tout le monde en prend pour son grade, à commencer par moi. » Le public est divisé. Bientôt Gogol, avec sa manie de la persécution, se sent accablé de haines et de jalousies qui ne font que renforcer son pessimisme et sa misanthropie. « De quoi riez-vous, demande-t-il ? C'est de vous-mêmes que vous riez ! » « Tous sont contre moi, écrit-il à un ami : fonctionnaires, policiers, marchands, littérateurs. Tous déchirent ma pièce ; je l'ai prise en horreur. » Alors il quitte la Russie. « Je voudrais être estafette, courrier, employé de poste. Je vais partir pour l'étranger. L'écrivain comique doit vivre loin de son pays. »

Marc Chagall,
« Hommage à Gogol »
(1919)



Avant de partir, il va retrouver Pouchkine, qui lui fournit le sujet d'un nouveau livre qu'il pourrait écrire en voyage. Ce sera *Les Ames mortes*, roman picaresque qui est un peu à la Russie ce que *Don Quichotte* est pour les Espagnols. Tout propriétaire dans la Russie du début du XIX^e siècle devait payer un impôt sur ses « âmes » (les serfs). Or il existait une caisse qui prêtait aux propriétaires tant par âme. Pourquoi ne pas acheter des âmes mortes que les propriétaires céderaient pour rien afin de ne plus payer l'impôt ?

L'Enfer du monde

Ce thème ravit Gogol. Il part en Europe, traverse la Suisse, visite Paris et s'installe à Rome où, pendant deux ans, il travaille à son livre. A Rome, il devient de plus en plus religieux ; le temps où il n'écrit pas, il le passe dans les églises. Il pense, comme Dostoïevski plus tard, que la Russie est appelée à régénérer spirituellement le monde.

Le héros de son livre, Tchitchikov, est bien sûr le double de lui-même. Petit personnage médiocre et corrompu, il parcourt la campagne en quête de ces âmes mortes, avec son cocher, Sélifane, et ses trois chevaux. Ce héros est un homme qui achète des choses inexistantes pour en tirer un profit matériel. « Il faut savoir, écrit-il, que Tchitchikov est la personne la plus convenable du monde, seulement son royaume est de ce monde. »

Comme toute l'humanité qu'il décrit et qui apparaît damnée sans rémission possible, l'humanité tout entière est à l'image de Tchitchikov. Elle ne fait qu'acheter des âmes mortes. On retrouve comme chez Swift le même dégoût et la même haine de l'humanité.

En 1841, Gogol rentre à Moscou et présente son livre à la censure qui en est choquée. « L'âme est immortelle, dit le censeur, il n'y a donc pas d'âmes mortes, et puis vendre des âmes deux roubles, un si bas prix, offense la dignité humaine. » Mais l'empereur intervient et le livre paraît. Gogol a beau dire : « Mon dernier livre, c'est l'histoire de mon âme, je réunis en moi toutes les saletés possibles, mais à petites doses », il a une fois de plus tout le monde contre lui, occidentalistes comme slavophiles. A l'un de ses amis, il ose écrire : « En plus de mes propres défauts, mes personnages possèdent aussi certains traits de mes amis, toi compris. »

« Dans les âmes mortes, il n'y a que des âmes mortes. Et ces âmes, c'est vous, c'est moi », nous dit-il. Il avait vu le cadavre qu'il portait sur ses épaules et l'artiste en lui l'avait décrit. Maintenant il fallait se débarrasser de l'artiste en lui, de cet artiste qui recevait ses inspirations du diable. Car comment discerner ce qui vient de Dieu et ce qui vient du diable ? Et pourtant il croit à la noblesse de l'âme, et surtout de l'âme russe.

Dostoïevski reprendra cette idée. Car en ce temps-là, on croyait que les nations avaient une âme, une âme vivante, immortelle quoiqu'elle pût mourir. « Si quelqu'un, disait Gogol, eût pu voir les monstres qui, à ma propre surprise, s'étaient échappés de ma plume, il en eût frémi. » Il s'en excuse auprès de son lecteur. « Hélas ! lui dit-il, dans cette histoire si sordide, il se peut qu'on sente vibrer des cordes inconnues jusqu'ici, qu'on voit apparaître la puissance de l'esprit russe, dont on ne trouverait pas la pareille au monde, âme rayonnante d'une beauté divine, pleine de nobles aspirations et brûlant de se dévouer. Et, à côté d'eux, tous les gens vertueux des autres nations paraîtront morts, comme un livre mort à côté de la parole vivante... »

« Loin de me complaire en turpitudes, je les déteste, j'abhorre les bassesses qui m'éloignent du bien, et avec l'aide de Dieu, je les vaincrai. Je me suis déjà délivré de beaucoup de mes saletés en les transmettant à mes personnages et en les livrant à mes propres moqueries comme à celles d'autrui... Quand je me confesse à Celui qui m'a mis au monde et a voulu que je me corrige de mes défauts, je vois encore beaucoup de vices en moi ; mais ce ne sont plus ceux de l'an dernier ; ceux-là une force sainte m'a aidé à m'en délivrer... »

Il rêve d'aller en Terre sainte, de prendre part à l'œuvre du bien public. Il rêve de servir. Ses amis craignent de le voir tomber dans la bigoterie et combattre le diable avec les armes mêmes du diable. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même : « J'ai encore fait mon Tchitchikov. C'est en possédé que je prétends combattre le démon. »

La mort de l'artiste

Il veut maintenant donner une seconde partie à son roman, un Paradis après l'Enfer. Il se rend à Jérusalem, mais il avoue à un ami : « Devant le Saint-Sépulcre, je me suis senti un cœur de glace. » C'est alors qu'il prend comme directeur de conscience le père Matvei, qui ne voyait pour Gogol de salut que dans le jeûne et les mortifications.

Il se croit menacé de l'enfer et ordonne à son domestique d'allumer le poêle et d'y jeter la seconde partie des *Ames mortes*. « Voilà ce que j'ai fait, le diable m'y a poussé ! » « Mais non, lui dit un ami, vous ferez mieux. » « C'est vrai, répond-il, tout est là, dans ma tête. » Mais il ne quitte plus son divan, refusant de s'alimenter, puis il reçoit l'extrême-onction et s'éteint le 21 février 1852.

Dans son testament on lisait : « Soyez des âmes vivantes et non des âmes mortes. Il n'y a pas d'autre porte que celle indiquée par Jésus-Christ. »

Vladimir Nabokov, l'esthète « wildien », épingleur de papillons qui vouait au christianisme en général et à Dostoïevski en particulier une haine inextinguible, sans doute parce que l'auteur des *Possédés* eût perçu en lui, sous ses scintillements, une figure hautement démoniaque, trouvait que le christianisme de Gogol était, sinon une pose, du moins une violence qu'il faisait à sa nature profonde, le considérant comme une névrose dont il n'avait pas eu la force de se guérir. Pour Nabokov, l'art était une religion qui se suffisait à elle-même et qui remplaçait avantageusement la vie ou la réalité. Conception éminemment méphistophélienne, il faut bien le dire.

Or le diable est, comme nous l'avons vu, l'obsession majeure de Gogol. A force de le voir partout, son confesseur lui conseilla (ou lui intima) de jeter au feu la seconde partie des *Ames mortes* et de renoncer pour de bon à la littérature. Crime inexpiable aux yeux de Nabokov qui lui eût plutôt proposé de se désintoxiquer de son christianisme.

Que Gogol parle de morale, de religion et de christianisme, aussitôt Nabokov lui coupe la parole pour dire que Gogol est en train de dérailler. Le diable ne serait-il pas plutôt en Nabokov qui nie son existence, qu'en Gogol qui le voit dans son miroir ?

C'est ainsi que Gogol brûla la seconde partie des *Ames mortes*. La littérature y perdit peut-être un chef-d'œuvre, mais le ciel y gagna une âme. Ou bien, ou bien... Tout ou rien. C'est là un acte qui eût plu à Pascal.

G. J.

Eternel féminin

L'énoncé annonce bien le propos : ce n'est pas au titre de vierge ou de mère que Kelen se situe comme femme, mais d'amoureuse reliée à une transcendance, éternel féminin au sens qu'entendait Goethe. Les femmes se sont trompées de combat en focalisant leurs revendications sur le droit d'être ordonnées, au risque de singer le masculin. Et surtout, elles ne sont pas sorties de la tentation de privilégier la descendance - d'abord confinées dans leur rôle de mère, elles ont ensuite revendiqué la liberté de procréer et la contraception - ou l'immanence - changer ce monde, ces lois, briguer des postes.

Ce faisant, postule J. Kelen, elles ont négligé leur vraie vocation sacerdotale, à savoir leur mission prophétique et spirituelle. De Galilée en Judée, Jésus a cheminé en compagnie de femmes. Une en particulier apparaît trois fois, Marie-Madeleine, chez Simon le pharisien, à Béthanie et à la Résurrection. Non pas la pécheresse que l'Eglise a trop souvent stigmatisée, mais l'amoureuse qui baigne les pieds de Jésus de ses larmes et de ses parfums. La vraie mystique se nourrit d'érotique, au sens noble du terme.

Toute notre histoire judéo-chrétienne est heureusement jalonnée de telles figures libres et ardentes : Déborah, juge et prophétesse, Hulda, conseillère du jeune roi Josias, les Sibylles qui ont même leur entrée au Vatican, Catherine d'Alexandrie qui tint tête à 50 philosophes, ou Geneviève, victorieuse d'Attila. Aliénor d'Aquitaine, les religieuses de Fontevrault, obligatoirement veuves - et non vierges -, communautés mixtes relayées aujourd'hui par des communautés telles que

Bose ou Sant'Egidio. Et que dire de ces grandes moniales habitées par l'Esprit : Hildegarde de Bingen, Catherine de Sienna, Brigitte de Suède ? Sans oublier d'évoquer ces belles amitiés entre mystiques, de François et Claire, à Thérèse d'Avila et Jean de la Croix ou, aujourd'hui, Adrienne von Speyr et Hans Urs von Balthasar...

La vocation de la femme

Reste à préciser la force de ce féminin transcendant, au-delà des fades réductions psychologiques et sociologiques : « Je ne m'intéresse ni à la féminité, séduisante ou douce, ni à l'anima chère aux jungiens (...) ni aux fadaises newageuses qui brassent énergies et vibrations (...) La Femme est femme en majesté, verticale, reliée au Divin et passeuse de Divin : elle inspire, éveille et réveille, elle oriente, éclaire, illumine. Elle est guide céleste et si je puis dire porteuse de Dieu - non pas dans son ventre mais en qualité de pneumatophore. Elle peut être aussi Epiphanie de la Gloire divine en ce monde (...) Femme flamme. Ou Femme revêtue de soleil, comme elle apparut à Jean de Patmos » (pp. 64-65). Celle même qu'évoque Teilhard dans *L'Eternel féminin*.

Femme au cœur noble, prophétesse dont la mission pourrait se résumer aux trois dimensions de Beauté, Amour et Liberté, charismes de joie, signalant le mystère de l'invisible, alors que l'homme se situerait davantage du côté de la Force, de la Justice et de la Vérité, charismes de paix, instituant la loi de l'ordre visible.

Jacqueline Kelen
Lettre d'une amoureuse à l'adresse du Pape
La Table Ronde,
Paris 2007, 144 p.

Deux vocations appelées à se compléter, dès l'origine du monde, à condition de pouvoir s'affirmer l'une et l'autre.

Union mystique avec une partenaire, pour passer de l'amour protecteur de la mère, à l'amour de la femme, qui est invitation au grand large et au risque. Et de revaloriser cette figure de Marie-Madeleine aimée de Jésus, mais symptomatiquement d'autant plus occultée ou salie par une Eglise timorée, que le culte de Marie Vierge est davantage promu.

Une ânesse courageuse

A maintes reprises, J. Kelen se définit comme l'ânesse de Balaam. Fidèle, têtue, aimante, elle invite énergiquement les hommes de l'Eglise catholique à reconnaître la force positivement subversive de l'éros authentique, mis au service de la vie et de la liberté profonde, et de l'ensemble des charismes féminins. Et de lancer cet appel en forme de défi : « Cher Benoît XVI, et vous tous, évêques, cardinaux, prêtres et abbés, n'ayez pas peur d'accueillir la Femme et d'écouter sa parole ! »

Le ton est constamment respectueux mais ferme : « Je ne me sens (...) ni égarée ni orpheline par rapport à l'Eglise et à la religion dans laquelle j'ai été élevée, mais j'aimerais croire que les femmes, dans peu de temps, y seront reçues et honorées à leur véritable rang. Si ce temps n'advient pas, je me sens libre de "tout laisser et de suivre le Christ" : tout laisser, y compris le clergé arrogant ou somnolent, des assemblées pesantes, de mornes cérémonies, des sermons indigents... je continuerai seule, avec la petite ânesse, nez au vent, oreilles et cœur en éveil » (pp. 135-136).

Cette lettre est courageuse. Elle récuse deux attitudes réductionnistes corollaires. D'une part, elle refuse un aplatissement de la condition féminine par des catégories psychosociales qui escamotent la richesse spirituelle de la femme ou l'incitent à revêtir un uniforme masculin. D'autre part, elle rejette une ecclésiologie timorée qui persiste à infantiliser la femme et à ne pas lui accorder un rôle de réelle partenaire dans la construction du monde. Et d'évoquer la tradition courtoise de la Fin'Amor, pour magnifier la richesse d'une érotique spirituelle.

Avec le risque néanmoins de facilement schématiser : spirituel contre temporel, vertical contre horizontal... Que devient la Femme éternelle au cœur du quotidien ? Vieux débat entre l'essence et l'existence... Ou d'évacuer un peu rapidement des questions brûlantes, telles que l'accès au ministère sacerdotal.

En bref, le plaidoyer d'une ânesse fort futée, dont le principal mérite est de revaloriser un dialogue des âmes et des cœurs entre hommes et femmes. Il y a un siècle, *Les grandes amitiés* de Jacques et Raïssa Maritain magnifiaient des relations humaines de qualité. Ce livre source est de la même veine, dans un contexte également matérialiste.

Monique Bondolfi-Masraff

Nouvelle histoire des jésuites

L'histoire des jésuites n'est pas de tout repos ! Tenter de suivre leur périple, des origines à nos jours, a quelque chose d'essoufflant. Que font-ils ? Où sont-ils ? Combien sont-ils ? Les questions affluent. Un livre leur répond : l'essai de Hervé Yannou est une réussite remarquable. Ecrire une nouvelle histoire de la Compagnie de Jésus, fondée par Ignace de Loyola et ses compagnons en 1540, aurait pu être lassante. L'auteur a choisi une méthode conforme à ce « corps mouvant sans cesse entraîné par la dynamique de l'histoire », comme il l'écrit lui-même. Les lecteurs peuvent ouvrir son récit où ils veulent ; chaque chapitre relate un thème, par exemple les jésuites et le pape, ou une optique spécifique, comme la *Compagnie de Jésus et l'Eglise du XXI^e siècle*. Jamais on ne se perd dans un récit linéaire ennuyeux. L'information, à quelques petites erreurs près,¹ est rigoureuse. L'historien est visiblement séduit par les innombrables chantiers « jésuites » ouverts au cours des siècles, sur tous les continents et

dans presque tous les domaines. La Compagnie a connu par ailleurs tellement d'avaries, de persécutions ou d'expulsions, que ses membres ont presque la réputation de chercher les difficultés, y compris avec la papauté.

Mais comme l'a bien compris Hervé Yannou, cette « milice » à la pointe du progrès et de l'affrontement avec la modernité a connu aussi des années difficiles. Ainsi, après avoir été supprimée de 1773 à 1814, la Compagnie de Jésus rétablie s'est « illustrée » par son manque d'ouverture, voire son hostilité aux idées nouvelles. Durant la Restauration, un jésuite « libéral » était un cas rare ! Et après le concile Vatican II, le Père Arrupe eut de graves difficultés avec un groupe de jésuites espagnols ultraconservateurs, qui envisagèrent même de créer une « province de stricte observance ».

Il y eut aussi, dans les années '70, une grave hémorragie de la Compagnie, qui perdit des milliers de forces jeunes. Sous la houlette du Père Peter Hans Kolvenbach, qui vient de quitter sa charge après 25 ans de généralat, les jésuites ont recruté surtout en Asie, notamment en Inde, mais aussi en Afrique et en Amérique latine.

Le livre de H. Yannou est arrivé sur le marché au moment où s'ouvrait à Rome la 35^e Congrégation générale de la Compagnie. Cet ouvrage ne pouvait pas devancer l'actualité, mais il en donne une clé de lecture aisée et passionnante.

Albert Longchamp s.j.

Hervé Yannou
Jésuites et
compagnie
Lethielleux, Paris 2008,
400 p.

1 • Aux pp. 49-50 : l'auteur veut parler du Père Roothan, mais écrit à plusieurs reprises « Rothman » ; p. 129, le Père Ernesto Cardenal a bien été publiquement morigéné par Jean Paul II lors de sa visite au Nicaragua en 1983, mais il n'est pas jésuite. L'auteur le confond avec Fernando Cardenal, ministre de l'Education nationale dans un gouvernement sandiniste (pour cette raison il dut même quitter la Compagnie avant d'être réintégré en 1996) ; et l'interdiction qui m'a été faite d'aborder l'Opus Dei dans mes articles à partir de 1981 a duré 20 ans et non pas 10, comme écrit aux pp. 49-50.

■ Religions

Géraldine Antille
Les chrétiens cachés du Japon

Traduction et commentaires des
« *Commencements du Ciel et de la Terre* »
Labor et Fides, Genève 2007, 108 p.

Après un début prometteur dès l'arrivée de François Xavier et des jésuites en 1549, l'évangélisation du Japon a connu bien des vicissitudes dues aux troubles politiques et à un environnement culturel, social et politique ingrat. Pourtant, en dépit de l'interdiction, des persécutions et de la fermeture du pays jusqu'à l'ère Meiji, le christianisme est demeuré présent grâce aux « chrétiens cachés » de l'île de Kyūshū. Le relief accidenté, l'éloignement des centres de pouvoir, la dissémination en communautés séparées selon les damiers traditionnels des familles paysannes ont favorisé le maintien de certains rites chrétiens, dont principalement le baptême, que perpétuèrent, en l'absence de prêtres, les anciens des communautés.

La nécessité du secret, le goût de l'ésotérisme, la transmission orale et l'imagination populaire ont fait glisser cette tradition vers le conte fantastique, mais le message chrétien demeure vivace à travers les différents syncrétismes qui habillent les textes rédigés à une époque tardive de ces récits oraux.

Géraldine Antille nous invite à la suivre sur le chemin des « Commencements », pour recueillir partout, comme autant de cailloux blancs, les marques de la foi. La préface de Pierre Souyri contribue à confirmer l'assise scientifique de ce beau travail. Pour ceux qui voudraient poursuivre cette réflexion, citons le chapitre V de l'ouvrage de Jacques Proust, *L'Europe au prisme du Japon, XVI^e-XVIII^e siècle* (Albin Michel, Paris 1997).

Raymond Voyat

Ysé Tardan-Masquelier
Un milliard d'hindous

Histoire, croyances, mutations
Albin Michel, Paris 2007, 346 p.

Aujourd'hui 1/6 de l'humanité est hindoue ! Cette religion sans fondateur, ni date de fondation que nous appelons « hindouisme » n'est pas unifiée par une orthodoxie, mais elle est le réservoir de cultes et de courants extrêmement divers : conceptions du divin,

exégèses, voies spirituelles sont à la fois en concurrence et en complémentarité. Le foisonnement des dieux (33 millions dit-on !) s'articule autour de trois êtres suprêmes - Vishnu, Shiva et la Déesse - qui drainent vers eux la quasi-totalité des croyances et des rites.

Dans la diversité des traditions (hindouisme, islam, bouddhisme, sikhisme...), l'Inde possède une sagesse transcendant les religions : l'Un au-dessus de toutes les formes et institutions. L'orthopraxie commune hindoue est d'accomplir assidûment les rites et de mener une existence vertueuse. Depuis ses origines védiques, ce creuset multiculturel unique au monde qu'est l'« hindouisme » se réforme, se fige parfois, mais évolue toujours et s'adapte aux réalités politiques et sociales.

Ysé Tardan-Masquelier, spécialiste des religions indiennes, nous fait entrer dans la complexité du monde indien façonné par cette religion et s'interroge sur l'avenir de ce pays en perpétuel équilibre entre Etat et religion. Loin des simplifications et des poncifs, voici une excellente approche de l'Inde, qui ne cesse de nous étonner en positif (démocratie) ou en négatif (nationalisme hindou).

Marie-Thérèse Bouchardy

Michael Amaladoss
Jésus asiatique

Presses de la Renaissance, Paris 2007, 288 p.

Si le Christ demandait aujourd'hui : « Qui suis-je au dire des foules ? » (Mc 9,18), les chrétiens d'Occident utiliseraient certainement les formules dogmatiques apprises au catéchisme ou des images issues de la lecture de l'Evangile (Fils de Dieu, Trinité...) ; les chrétiens asiatiques se serviraient pour leur part des symboles de leurs propres traditions culturelles et religieuses.

M. Amaladoss, jésuite et théologien indien, analyse avec brio ces images et symboles asiatiques en décrivant Jésus le sage, la voie, le gourou, le satyagrahi, l'avatar, le serviteur, le compatissant, le danseur, le pèlerin. « Les affirmations dogmatiques, dit-il, sont vraies. Mais elles n'expriment pas la plénitude de la vérité [...]. En explorant des images, je ne développe pas une christologie dans le sens traditionnel du terme. Il n'existe aucune image qui puisse prétendre représenter tous les aspects du mystère de Jésus-Christ. »

Si Michael Amaladoss s'adresse au chrétien asiatique « ordinaire et croyant, familiarisé avec l'histoire de Jésus telle qu'elle est contée dans les quatre Evangiles », je pense que ce livre est aussi important pour nous, chrétiens d'Occident, pour qui le dogme de la Trinité ou les concepts de Messie ou Fils de Dieu ne sont pas toujours compréhensibles et ne disent pas tout d'un Jésus qui nous côtoie et nous accompagne sur notre chemin de vie.

Ce livre est une bouffée d'air frais et libérateur, innovant à une époque où l'accès à d'autres cultures est chose aisée. Il nous interroge sur nos propres images et ouvre des chemins de prospections utiles. A regretter seulement une traduction qui laisse parfois à désirer.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Spiritualité

François de Sales *Introduction à la vie dévote*

Mise en français contemporain
Cerf, Paris 2007, 544 p.

Un fondement de la spiritualité mis en français contemporain par Didier-Marie Proton (éd.), voilà un pari audacieux. Pari réussi certes... tout en regrettant le style savoureux et imagé de François de Sales : images désuètes parfois, mais combien parlantes et riches dans un langage fleuri.

On ne présente plus ce célèbre recueil de lettres à Philotée qui a ouvert les horizons de la vie spirituelle à tant de laïcs durant les quatre derniers siècles. Pour certains, cependant, le manque de familiarité avec la langue du XVII^e siècle, dont saint François de Sales est un éminent représentant, peut faire difficulté à la compréhension du texte. Cette mise en français contemporain permet une approche plus aisée de la pensée de saint François.

« Tout par amour, rien par force », tel est le principe fondateur de la spiritualité salésienne. Souhaitons que cette transcription permette à un grand nombre de goûter à la sagesse de ce docteur de l'Amour, qui sut mettre à la portée de chacun les trésors de la vie spirituelle.

Théo Vannay

Otger Steggink *Introduction au Château intérieur de sainte Thérèse d'Avila*

Parole et Silence, Paris 2006, 104 p.

Pour qui désire une petite introduction au maître livre de Thérèse de Jésus, cet ouvrage est tout indiqué. Décrivant la progression de l'âme à l'aide de la tripartition classique débutant-progressant-parfait, l'auteur montre aussi bien les écueils que les faveurs que le Seigneur octroie sur le chemin de la perfection.

Ce petit livre servira aussi aux familiers de Thérèse dans la mesure où il relit l'itinéraire mystique avec finesse. Ainsi, par exemple, l'auteur pointe l'ironie de Thérèse dans le chapitre consacré à la troisième demeure : se croyant déjà arrivée, l'âme est invitée à progresser dans l'humilité avec une détermination sans failles. Elle passera alors de la méditation à la contemplation, signe que le Seigneur l'a prise par la main pour la conduire jusqu'au centre du château.

Même si quelques erreurs - ainsi de l'opposition entre une connaissance de soi psychologique et ascétique attribuée aux Exercices spirituels d'Ignace de Loyola, et une connaissance de soi par la présence révélatrice du Seigneur propre à l'itinéraire thérésien - parsèment ce petit livre, on ne peut que le recommander à quiconque veut entrer dans l'univers de la Madre.

Luc Ruedin

■ Littérature

Christian Bobin *La Dame blanche*

Gallimard, Paris 2007, 120 p.

Comment parler d'un livre où l'écriture n'est que poésie, éclosion de fleurs intérieures que seuls les connaisseurs peuvent apprécier ? *La Dame blanche*, Emily Dickinson, dont la « vive blancheur du visage... est semblable à la lumière qui sort à flot d'une fleur de lys », vit une vie presque recluse à travers l'écriture. Contemporaine de Rimbaud - elle aux Etats-Unis et lui en Orient -, elle partage avec lui un amour commun des mots portés à leur incandescence ; comme « deux ascétiques amants de la beauté... ils travaillent à se faire oublier ».

N'est-elle pas aussi l'âme sœur de Christian Bobin, dans un même amour de la solitude où se révèle la banalité transfigurée du monde, et dans le même regard qui découvre l'invisible dans le visible, l'infini dans le temps ? Ce livre est un bain de jouvence où « l'écriture est à elle-même sa propre récompense ».

Marie-Thérèse Bouchardy

Jean-Pierre Dahdah

Dictionnaire de l'œuvre de Khalil Gibran
Dervy, Paris 2007, 268 p.

Quand on cite le nom de Gibran, en Europe du moins, c'est son livre *Le Prophète* qui immédiatement s'impose. Et pourtant, cet auteur, né au Liban vers la fin du XIX^e siècle et expatrié à New York où il est mort en 1931, a écrit de nombreux livres, essais, articles, romans, poésie, en anglais et en arabe.

C'est pour lui rendre hommage en quelque sorte que J.-P. Dahdah nous offre ce dictionnaire. Un livre à ouvrir comme ça, à l'improviste... Un livre qui ne manque pas de nous surprendre, de nous étonner, de nous ravir. Qu'il nous parle de sagesse, de secret, de savant, de poète, de silence, de royaume, de musique, de nuages, d'islam ou de Jésus de Nazareth, le regard que l'auteur pose sur eux est toujours original, coloré de cette poésie proche-orientale qui l'habite.

C'est un livre de tous les jours, plein de lumières et de saveurs, qu'on déguste avec joie et bonheur. *L'Hymne de l'Homme*, tiré de son roman *Larme et sourire*, devrait être appris par cœur. C'est une respiration qui va de l'alpha à l'oméga et qui traverse donc tous les univers. Que dire de cette phrase tirée de son livre *Le sable et l'écume* : « Il se peut que les funérailles chez les hommes soient fiançailles chez les anges », si ce n'est qu'elle nous invite à regarder plus loin que le visible et à nous souvenir aussi que « joie et tristesse marchent la main dans la main et que quand l'une vient s'attabler seule à votre table, l'autre s'est assoupie sur votre lit ».

Il en est ainsi tout au long de ce beau livre que je conseille vivement.

Marie-Luce Dayer

Mariusz Wilk

La Maison au bord de l'Oniégo

Noir sur Blanc, Lausanne 2007, 240 p.

Très connu en Pologne comme journaliste et romancier, l'auteur est attiré par le Nord aux terres vides et lointaines. Amoureux de la solitude et du silence, il a pour elles une réelle tendresse. Fuyant les lieux visités par les touristes, il s'enfonce plus loin, toujours plus loin. C'est en Carélie, au nord-ouest de la Russie, au bord du lac Oniégo, qu'il a, cette fois, non pas planté sa tente mais restauré une vieille maison de bois aux trente-sept fenêtres, dans laquelle il va vivre avec sa compagne pendant trois ans.

Fidèle à son journal, il nous restitue, jour après jour, ce dont est constituée une vie de solitude. La nature, avec ses hivers terribles que le froid emprisonne et qui sort de sa léthargie au printemps, pour devenir pure beauté à l'automne, occupe une grande place dans son travail d'écriture. Les rencontres de l'été (quelques visiteurs, un pope et des pèlerins) sont les bienvenus et constituent des haltes agréables. Le feu qu'on entretient, le jardinage, le bois qu'on coupe, les livres qu'on lit et relit rythment les jours et les nuits. Parmi ses auteurs favoris, Henry Miller et Kawabata occupent une grande place, alors que Gombrowicz et Merton sont souvent cités.

Cet homme possède une très grande culture et s'intéresse à l'histoire, aux légendes, aux chamans, aux musiques populaires et à la politique. Il a vécu à Cape Cod, au bord de l'Atlantique, puis à Boston, et la politique de l'Amérique ne lui est pas étrangère, même si on a souvent l'impression que celle de la Russie occupe la première place.

Un journal couvrant trois années ne se lit pas d'une traite. Il vous « impose » des temps d'arrêt, puis vous invite à le reprendre. Il vous offre ainsi de merveilleux dépaysements et vous donne parfois l'impression de comprendre quelque peu l'âme russe.

Marie-Luce Dayer

Baslez Marie-Françoise, *Ecrire l'histoire à l'époque du Nouveau Testament*. Cerf, Paris 2007, 112 p.

Baude Jeanne-Marie, *Anne Perrier*. Seghers, Paris 2004, 284 p.

Brantschen Niklaus, *Das Viele und das Eine. Für eine weltoffene Spiritualität*. Kösel, München 2007, 158 p.

Buti Roland, *Luce et Célié*. Zoé, Carouge 2007, 176 p.

Caillat Dominique, *La paix ou la mort. Dans les coulisses du drame israélo-palestinien*. Labor et Fides, Genève 2007, 232 p.

Claverie Pierre, *Humanité plurielle*. Cerf, Paris 2008, 336 p.

*****Col.**, *Die Religionen und die Vernunft. Die Debatte um die Regensburger Vorlesung des Papstes*. Herder, Freiburg/Basel/Wien 2007, 120 p. [41507]

Coste René, *Nous croyons en un seul Dieu. La confession de foi de l'Eglise indivise et les chrétiens d'aujourd'hui*. Cerf, Paris 2007, 228 p.

Feldmann Christian, *Frère Roger de Taizé. Une vivante espérance*. Parole et Silence, Paris 2007, 142 p.

Fouilloux Etienne, *François Varillon. Essai biographique*. Desclée de Brouwer, Paris 2007, 224 p.

Janthial Dominique, *Le livre d'Isaïe ou la fidélité de Dieu à la maison de David. Dossier*. Cerf, Paris 2007, 66 p.

Laubier Patrick de, *Phénoménologie de la religion*. Parole et Silence/Desclée de Brouwer, Paris 2007, 200 p.

Lovay Jean-Marc, *Réverbération*. Zoé, Carouge 2007, 152 p.

Lubac Henri de, *Carnets du Concile. I. et II.* Cerf, Paris 2007, 574 p. et 578 p.

Nabati Moussa, *Ces interdits qui nous libèrent. La Bible sur le divan*. Dervy, Paris 2007, 324 p.

Pacot Simone, *Ouvrir la porte à l'Esprit*. Cerf, Paris 2007, 432 p.

Pellistrandi Christine, *Femmes de l'Evangile*. Parole et Silence, Paris 2007, 132 p.

Perrot Etienne, *L'art de décider en situations complexes*. Desclée de Brouwer, Paris 2007, 288 p.

Pierre Chrysologue, *Le signe des signes. Sermons sur la Passion et la Résurrection*. Migne, Paris 2007, 174 p.

Pury Albert de, *« Oh, pardon ! » et autres exclamations bibliques*. Labor et Fides, Genève 2007, 104 p.

Rémond René, *Vous avez dit catholique ?* Desclée de Brouwer, Paris 2007, 192 p.

Rodriguez Antonio, *En la demeure*. Empreintes, Moudon 2007, 102 p.

Rouet Albert, *Des prêtres parlent*. Bayard, Paris 2007, 176 p.

Schönborn Christoph, *Hasard ou plan de Dieu ? La Création et l'Evolution vues à la lumière de la Foi et de la Raison*. Cerf, Paris 2007, 158 p.

Sesé Bernard, *Petite vie de Pierre Teilhard de Chardin*. Desclée de Brouwer, Paris 2007, 222 p.

Thévenot Xavier, *Morale fondamentale. Notes de cours*. Desclée de Brouwer/Don Bosco, Paris 2007, 232 p.

Torrell Jean-Pierre, *La splendeur des saints. Dieu et le Christ dans le cœur des bienheureux. Méditations*. Cerf, Paris 2008, 250 p.

Tschibold Matthias, *Sourcier des songes. Poèmes*. Empreintes, Moudon 2007, 62 p.

Abonnez-vous au
Centre de documentation et de
formation religieuses
(CEDOFOR) sur
www.cedofor.ch

Réalité

Il y a des fois, surtout en hiver quand la lumière est en grève, où je déteste la réalité. Trop rugueuse ! Trop noire ! Trop réelle ! Impossible d'en sauter des passages, comme dans un roman. Chapitre après chapitre, on est obligé de la vivre dans son entière continuité. Jour après jour, semaine après semaine, on doit refaire constamment les mêmes gestes, accomplir les mêmes tâches - se lever, se brosser les dents, enfiler ses chaussettes, avec de plus en plus de difficulté vu que la terre devient de plus en plus basse au fil du temps. La réalité est une maison qu'il faut toujours recommencer à dépoussiérer, avec plein de vaisselle sans cesse à nettoyer, de lessive à repasser et de chenit de toute sorte à ranger, et où la seule chose qui change est l'image de soi dans le miroir, de plus en plus moche et ridée - zut à la fin !

Et puis, la réalité est très mal organisée. Elle se déroule sans aucune logique. On ne voit jamais où elle veut en venir. Elle piétine, se fourvoie, progresse à rebours du bon sens. Dans les régions qui auraient besoin de soleil, elle pleut. Et dans celles qui auraient besoin de pluie, elle met le feu. En outre, la réalité est cruelle. Avec ses explosions volcaniques,

ses avalanches meurtrières et ses tremblements de terre intempéstifs, elle n'a pas son pareil pour vous pourrir la vie. Et même quand elle vous gratifie d'un moment de bonheur - cela arrive ! - elle s'arrange pour le compresser au maximum, afin de rendre votre félicité aussi brève que possible, tout en étirant le temps comme un élastique pendant les moments douloureux, raison pour laquelle les séances chez le dentiste durent une éternité. Et comme si ça ne suffisait pas, dans un ultime accès de cruauté, la réalité peuple votre vie d'une multitude de protagonistes auxquels vous avez à peine le temps de vous attacher qu'ils vous quittent, ayant rencontré l'âme sœur (qui n'était pas vous) ou attrapé une maladie mortelle.

Car c'est ça le pire, avec la réalité : c'est qu'elle finit en eau de boudin. Alors qu'en principe, dans les livres ou au cinéma, le bien triomphe toujours du mal, l'amour de la haine et la vie de la mort, dans le monde réel, en revanche, ça ne se clôt jamais par un happy end. Jamais ! Les amoureux ont beau s'étreindre et se jurer un amour éternel, les gentils vaincre les méchants, les héros au grand cœur sauvegarder la paix, la justice ou la liberté du peuple américain - au bout du compte, tout le monde finit par mourir. Et d'une mort qui, au surplus, n'a rien de particulièrement folichon.

Tous ceux qui ont regardé ces récents reportages sur les vieux en EMS comprendront immédiatement de quoi je parle.

Si encore il y avait de la musique pour aider à supporter tout ça ! Mais non. Contrairement à ce qui se passe dans les téléfilms, la réalité - et ce n'est pas le moindre de ses défauts - se déroule dans la sèche nudité du silence ou des bruits naturels. A part bien sûr les rengaines agaçantes que nous servent les supermarchés pour nous entraîner à acheter, nul orchestre n'accompagne, en coulisses, les épisodes de notre histoire quotidienne. C'est bien pour ça, d'ailleurs, que tant de jeunes se promènent avec des écouteurs sur les oreilles, que les mamans chantent des berceuses à leurs petits, que les sportifs s'entraînent sur fond musical, que les armées défilent au son de la fanfare et qu'on passe, dans certains hôpitaux, des enregistrements musicaux aux bébés prématurés ou aux grands malades angoissés, notamment à ceux qui viennent de subir un infarctus. C'est pour ça que j'essaie d'écouter les Chariots de Feu de Vangelis - musique céleste - tout en rédigeant mon texte, dans ce triste matin d'hiver, tandis que mes chats tournent autour de ma chaise en miaulant comme des sourds pour m'empêcher de me concentrer sur mon sujet.

La réalité est un triste matin d'hiver, peuplé de miaulements de félins affamés. De pages vides qu'il faut remplir. D'un fouillis de branches nues derrière la fenêtre, traversées de rapides battements d'ailes - comment ça ? Des oiseaux ? Déjà ? D'un bond, mes chats sautent contre la fenêtre et se mettent à la griffer furieusement, tout en émettant les caquètements caractéristiques de chats en chasse.

C'est donc vrai. Il y a des oiseaux dans l'arbre. A la lueur du petit jour naissant, je les distingue de mieux en mieux. Ils sont deux. Ils batifolent et se bécotent. Comment ça ? Déjà ? Pourtant, ce n'est pas encore la saison.

La réalité est un couple de pigeons flirtant sur une branche, attendant le printemps.

Gladys Théodoloz



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



850 millions d'êtres humains ont faim – et n'ont pas d'autre choix.

Pour que le droit à l'alimentation ne reste pas un vœu
pieux: CCP 46-7694-0 www.droitalimentation.ch



PAIN POUR LE PROCHAIN
ACTION DE CÉRÈME
En collaboration avec Etre partenaires

